N°4 /1929

BULLETIN DES AMIS

DE VIEUX HUÉ

16e Année N°4. Oct.-Déc. 1929.

LE PHŒNIX FABULEUX DE LA CHINE ET LE FAISAN OCELLÉ D'ANNAM

(Rheinardia Ocellata — VERREAUX)

par M. P. JABOUILLE, M. B. O. U.

Correspondant du Muséum.

Le Faisan Ocellé d'Annam, que l'on désigne ordinairement sous le nom d'Argus (Con tri), appartient en réalité à un genre particulier, Rheinardia ; son aire de dispersion s'étend sur tout le versant Est de la Chaîne Annamitique, depuis Nha-Trang jusqu'à Vinh.

Bien qu'il ait été, pendant ces toutes dernières années, l'objet d'observations et de recherches incessantes de la part des collaborateurs de la Mission Delacour, il reste encore assez mystérieux à divers points de vue, en raison même des difficultés que l'on éprouve à atteindre les cantons qu'il habite, comme de celles qui résultent de son extrême habileté à se soustraire aux regards des chasseurs les plus prévenus et les plus expérimentés.

Sur plus de deux cents exemplaires obtenus vivants ou morts par la Mission Delacour, pas un seul n'a été victime ni d'un coup de fusil, ni même d'une flèche ; ils ont tous été pris au piège par les Kha-leus et les Moïs de la région montagneuse que nous avons indiquée. L'appareil employé est, en général, tendu aux abords des petites clairières qui sont aménagées en pleine forêt par les mâles, et dans lesquelles

ils se livrent devant les femelles à une parade, à une sorte de danse dont nous n'avons pu avoir que de très vagues esquisses en observant des sujets en captivité depuis plus de trois ans. Ceux-ci ont produit des œufs et, une seule fois, un poussin qui ne vécut que quelques semaines.

Nous nous sommes assez longuement étendus sur ce Phasianidé dans divers ouvrages ou publications (1) ; aussi, avant de passer au sujet qui fait l'objet de cette note, ne désirons-nous que de faire connaître les circonstances dans lesquelles il fut découvert et déterminé (2).

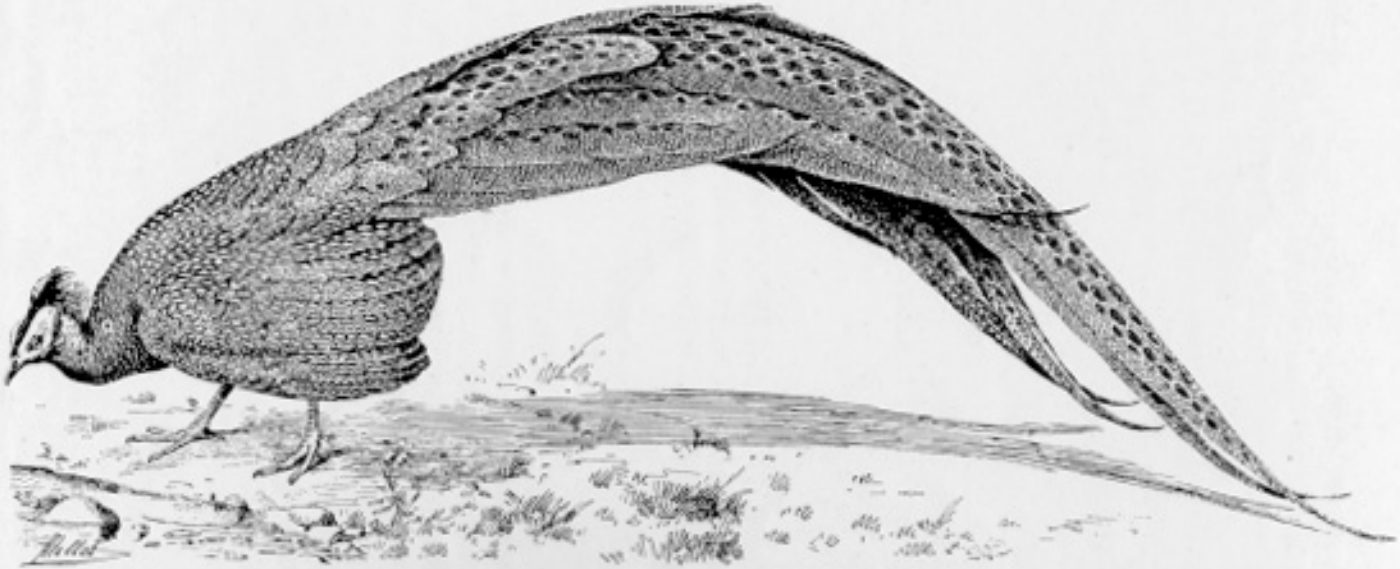
Entre les années 1850 et 1856, J. Verreaux, alors aide-naturaliste au Muséum de Paris, avait été frappé des différences que présentaient par rapport aux plumes correspondantes de l'Argus de Malaisie (Argusianus Argus), quelques plumes caudales isolées, de provenance incertaine, et qui se trouvaient depuis quelque temps dans les collections du Jardin des Plantes (3). Convaincu qu'elles appartenaient à une espèce nouvelle inconnue des ornitholigistes, il proposa de lui donner le nom de « Argus Ocellatus », qui fut bientôt accepté par plusieurs savants, tels que Ch. Bonaparte, G. R. Gray, etc ...

(1) *Recherches ornithologiques,* par DELACOUR et JABOUILLE, 1925, p. 12, 2 pls.
Recherches ornithologiques, id – 1927, page 10.
L' « Oiseau », 1924. N° 10, 2 pls.
L' « Oiseau », 1927. N°s 10 et 11, pl. en couleur du poussin et de l'œuf.
Ibis, l925, page 221.
Ibis, 1928, p. 31.

(2) *N. Arch. Mus.* Paris, 1884, p. 255.

(3) Plusieurs voyageurs avaient en effet vu dans les mains des Annamites des plumes qu'ils ne pouvaient rapporter à aucun oiseau connu. C'est ainsi que nous trouvons dans le T'oung Pao, 1904, n° *5,* p. *553,* une relation de voyage en Annam fait en 1819-20 par le Capitaine Rey, au cours duquel il visita les Montagnes de Marbre, près Tourane. « Entre autres merveilles du monde aviaire... il signale qu'en pays de Cochinchine, il existe une sorte d'oiseau qui, je crois, est inconnue des ornithologistes. J'en ai vu une seule plume . . . il paraîtrait que cet oiseau est très rare . . . il habite les montagnes inaccessibles du Phu-Yên et se tient sur les lieux les plus escarpés. Les Cochinchinois lui donnent le nom de Kim-try ou Génie. Il est de la grosseur d'un pigeon, a le bec rouge, la tête noire, le cou blanc, les ailes couleur d'or, le ventre et la queue gris cendré. Le plus extraordinaire dans, lui est la queue dont quelques-unes des plumes passent 8 pieds en longueur. Celle que je vis, quoique coupée à l'extrémité, avait encore 5 pieds 2 pouces. Les Cochinchinois pensent que c'est un travestissement que prend le diable. »

Malgré quelques erreurs de détail, il est clair que l'oiseau ci-dessus est le Rheinardte d'Annam, sans doute possible.



Pl. CXXXIX — LE RHEINARDTE D'ANNAM OU OCELLÉ —
[Rheinardia ocellata Verreaux.]
Crête à demi -relevée.
d'après « L'oiseau »

Ce ne fut qu'en 1871, que D. G. Elliot (1) décrivit en détails ces différences ; dans sa Monographie des Phasianidés, en 1872, il donnait une planche en couleurs reproduisant en grandeur naturelle une des rectrices du Faisan Ocellé.

Ce geste eut le don de déchaîner contre lui de la part de certains naturalistes, une campagne violente et des critiques acerbes : l'un l'accusa d'avoir pris de simples plumes de paon spicifère pour celles d'un oiseau inconnu, un autre le tourna en ridicule pour avoir voulu imposer un nom à un oiseau dont on ne connaissait que des fragments, etc...

D. G. Elliot, fort de sa conviction, attendit jusqu'en 1882 pour administrer à ses contradicteurs la preuve de la réalité de sa découverte, et pour apprendre lui-même sa véritable provenance.

Le Muséum de Paris reçut, en effet, cette année là deux spécimens complets de cet oiseau contesté, et tous les deux avaient pour origine la même région, le Centre-Annam.

Le premier exemplaire avait été acheté 2.000 fr. au naturaliste Maingonnat, lequel l'avait reçu lui-même du Commandant Rheinardt, attaché à la Légation de Hué.

L'autre, qui parvint peu après, avait été expédié au Muséum par les soins de M. Le Myre de Villiers, alors Gouverneur de la Cochinchine, qui le tenait du Gouvernement annamite.

Présenté le 12 Juin 1882 à la Société Zoologique de France, le premier parvenu fut successivement dénommé Argus Rheinardi, puis Rheinardia Ocelata, Rhenardius Ocellatus, enfin Rheinardtius Ocellatus : le principe de priorité et le respect de l'orthographe lui valent aujourd'hui le nom de « Rheinardia Ocellata » (J. Verreaux).

Il fut pour la première fois décrit d'une façon complète dans le numéro du 8 Juillet 1882 de la « Science pour tous » et en Septembre de cette même année « La Nature » en donnait une reproduction sur bois.

Les deux exemplaires du Muséum étaient deux mâles et provenaient tous deux de la région montagneuse située à l'Ouest de Hué.

Le Dr Philipp, également attaché à la Légation, envoya bientôt sur cet Oiseau des renseignements assez détaillés, qui se trouvent, pour la plupart, être exacts ainsi que nous avons pu le vérifier longtemps après lui.

(1) Ann. Mag. Nat. Hist. 1871. VIII, p. *119.*

C'est par lui que nous savons que l'exemplaire expédié par le Cᵗ Rheinhardt, avait été apporté par le P. Renauld, directeur de la Ferme de Ba-Truc (20 kil. à l'Ouest de Hué), lequel le tenait lui-même des Moïs de la région; ils le lui avaient remis vivant, mais blessé. Après sa mort, le Père avait préparé sa peau, et la lettre accompagnant la dépouille, portait:

« C'était un mâle. La chair était foncée, très savoureuse, rappelant « celle du faisan. Ce fut un vrai régal pour notre repas du soir ».

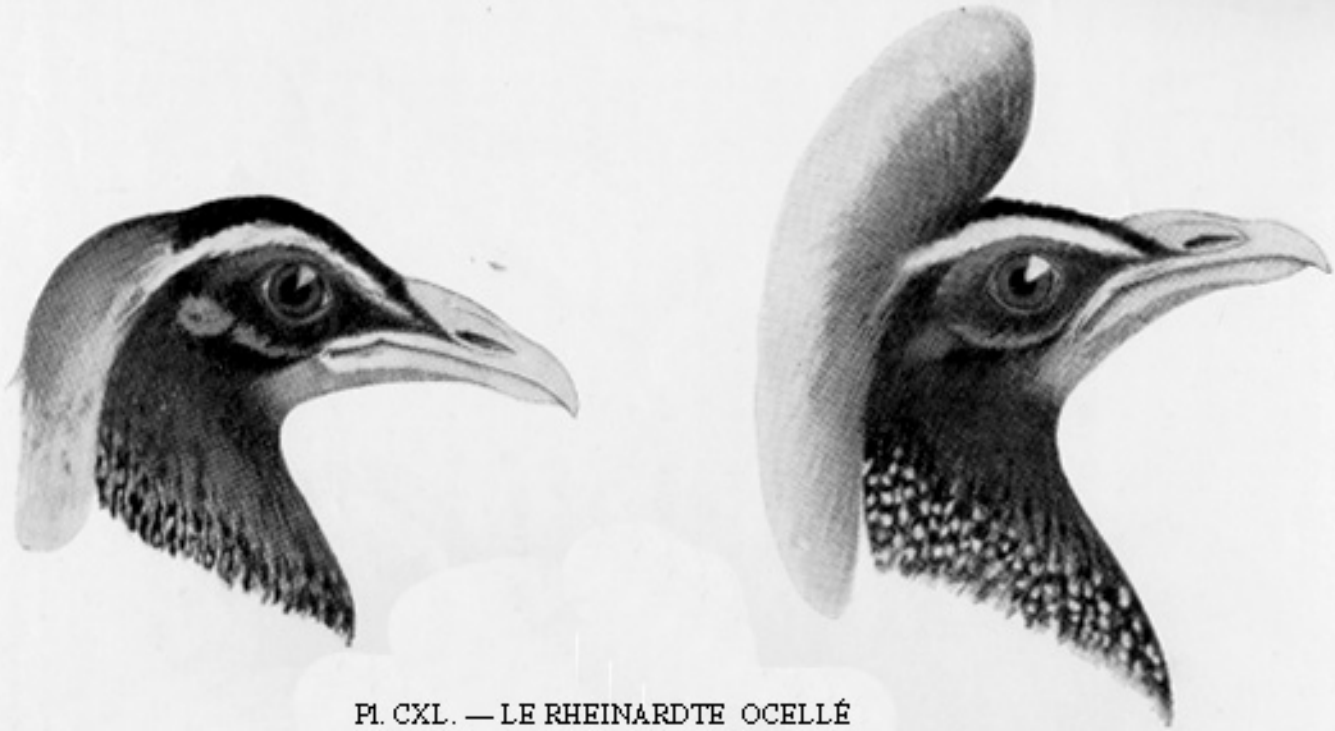
Ce même Missionnaire devait, par la suite, découvrir un des plus curieux oiseaux de l'Indochine, le coucou de terre ou Carpoccoccyx Renauldi, qui, comme le Faisan Ocellé, semble se faire un malin plaisir à échapper aux regards des curieux et des chercheurs, alors que son habitat (cols de Phu-Gia et des Nuages) paraît au contraire vouloir le livrer aux indiscrétions des nombreux voyageurs qui traversent son territoire.

Les explorations de la Mission Pavie, du Dr Harmand, du Marquis de Barthé1emy qui avaient paru donner un certain regain aux études d'histoire naturelle, furent suivies d'une longue période de sommeil où seuls quelques trop rares collectionneurs s'intéressèrent à notre Faune ; ce n'est que dans ces toutes dernières années qu'à nouveau les richesses que cèle l'Indochine attirèrent les regards.

C'est ainsi que la Mission Delacour se constitua rapidement avec l'aide du Gouvernement de l'Indochine et qu'un de ses principaux objectifs fut de redécouvrir le Faisan Ocellé dont on ne connaissait en Europe que les deux dépouilles acquises en 1882 par le Muséum de Paris et dont on n'avait plus entendu parler depuis cette époque.

Nous pouvons dire que les résultats de cette première campagne dépassèrent les plus optimistes prévisions, quand on saura qu'en deux mois les Kha-leus nous procurèrent près de soixante de ces oiseaux ; malheureusement notre ignorance du moyen de les préserver de la diphtérie, ne nous permit pas d'en conserver un seul exemplaire vivant en France, où les derniers parvenus moururent huit jours après le débarquement à Marseille.

Actuellement, plusieurs jardins zoologiques d'Europe et quelques amateurs possèdent des Faisans Ocellés d'Annam et si un seul couple s'est reproduit en captivité, à Hué même, plusieurs en Europe ont donné des œufs.



Pl. CXL. — LE RHEINARDTE OCELLÉ

En action : huppe rabattue.

Au repos : huppe relevée
D'après « L'oiseau ».

Pl. CXLI. — 1, 4 —DÉCORS DE BRONZES HAN,
(202 AV. — 263 AP. J. -C).
2, 3, 5 — DÉCORS DE BRONZES THANG (618 -907 AP. J.- C.)
(Conférences par M. E. Deshayes, au Musée Guimet. 1900 à 1905)

Au cours des quatre campagnes de la Mission Delacour, l'habitat de cet Oiseau s'était donc révélé comme essentiellement indochinois, disons même annamite, car nous avions pu constater que le versant laotien de la Chaîne Annamitique ne pouvait que tout à fait exceptionnellement offrir l'occasion de l'y rencontrer.

Ce ne fut donc pas, tout d'abord, sans une certaine surprise que je vis qu'un des plus distingués ornithologistes japonais, M. U. Hachisuka venait de publier dans les Transactions Meiji Japan 3 ty, vol. XXIII, 1925, p. 1 à 13, un article très documenté aux termes duquel le fameux Phœnix de Chine, l'Oiseau fabuleux des légendes classiques, ne serait autre en réalité que notre Faisan Ocellé d'Annam.

A ma demande, M. U. Hachisuka a bien voulu me faire tenir le texte de son étude, en m'autorisant à la publier dans le *Bulletin des Amis du Vieux Hué,* qu'il n'est du reste pas sans connaître.

Je me permets donc de donner ci-dessous une traduction aussi serrée et aussi fidèle que possible de cet article qui a pour titre : *Identification du Phœnix de la Chine :*

Deux oiseaux fabuleux, dont il est souvent fait mention dans les Ouvrages classiques de la Chine et du Japon, sont respectivement désignés en Chine par les noms de Feng-Huang (鳳凰) et de Luan (鸞) et au Japon par ceux de Hô-O et de Ran (Luan).

Le premier d'entre eux est généralement exprimé en anglais par le mot « Phœnix ».

En raison de la similitude de la description et des reproductions picturales de ces deux oiseaux, beaucoup de gens, surtout au Japon, ont pensé qu'ils étaient identiques, et la plupart des artistes qui les ont représentés, leur ont attribué divers caractères qu'ils ont pris aux oiseaux qui leur étaient les plus familiers dans leur région, tels que le Coq sauvage, le Paon, et plusieurs espèces de Faisans.

Une croyance généralement admise, étant que « ces oiseaux n'apparaissent que lorsque le pays est bien gouverné », les Ornithologistes d'Extrême-Orient n'ont pas cru devoir s'attacher à les déterminer exactement, les considérant comme purement et simplement, légendaires.

Alors que ces deux Oiseaux sont désignés en Chine et au Japon, par les mêmes caractères, leur prononciation est tout à fait différente ; mais celle du Japonais moderne est considérée par la plupart des Autorités en la matière, comme étant identique à celle du Chinois primitif.

L'auteur des présentes lignes a donc l'intention de traiter la question du point de vue japonais, bien que la connaissance de ces oiseaux soit venue à l'origine de la Chine

Hô (P'êng) (朋) *est le plus ancien caractère qui correspondrait à la signification de « Oiseau » ; Hô (Feng)* (鳳) *a été inventé peu après, mais ces deux caractères sont employés exactement dans le même sens.*

Un vieux dicton déclarant que « lorsque le Feng (鳳) *s'envole, il est suivi par une foule d'autres oiseaux, qui se comptent par plusieurs milliers » (Shuo Wen), le mot Hô (P'êng)* (朋) *a pris le sens de « Compagnon », et on l'utilise encore dans ce sens dans les deux pays, alors que la signification primitive a disparu.*

Au cours d'une période antérieure à celle où Hô (Feng) (鳳) *devait devenir d'un emploi courant, un troisième caractère Hô (P'eng)* (鵬) *était apparu et était employé dans le même sens que Hô (Feng)* (鳳).

Si nous consultons le Dictionnaire Tzu-Yuan, (辭源) *nous trouvons les renseignements suivants :*

« L'oiseau est un insecte emplumé, le mammifère un insecte « poilu, la tortue un insecte à carapace, le poisson un insecte à « écailles et l'homme un insecte nu ».

C'est ainsi que le caractère (蟲) *a été employé dans le sens général de « créature vivante », alors qu'autrefois* (蟲) *ou* (虫) *Chu (Ch'ung), insecte, avait un sens différent de celui qui est accepté aujourd'hui.*

Si nous ajoutons le caractère « aile » à côté de celui d' « insecte », nous obtenons Fù (Feng) (鳳) *qui signifie « Oiseau ».*

Ce mot a été employé depuis la dynastie des Han (漢) *; avant cette époque Feng* (鳳) *était généralement utilisé pour indiquer un « Oiseau ».*

Hô (Feng) (鳳) *exprime le même sens que Hô-O (Feng Huang)* (鳳)(凰), *et, jusqu'au premier siècle, O (Huang)* (凰) *se transcrivait simplement O (Huang)* (皇), *mais après, on y ajouta le caractère « aile », pour bien préciser qu'il s'agissait d'un Oiseau,*

Un autre caractère (鷾), *Yen, a, à lui seul, la même signification que ces deux mots ; ce nom vient de la légende suivante : « Tous les Oiseaux s'inclinaient devant le Yen. Ils étaient trois cent « soixante insectes emplumés et le Yen devint leur maître à tous ; « et les Oiseaux le suivirent ».*

Pl. CXLII. — LE PHŒNIX
(Art Chinois).
(du " Péking ", de A. Favier)

Pl. CXLIII. — LE PHŒNIX

Bol à couverte céladonnée, décor sous couverte en léger relief —
Provenance : Sépultures chinoises du Thanh - hoa.
(Ep. Song)
Musée Khai -Dinh n° 2587

C'est ce qui nous explique que parfois nous trouvons ce tiret « L'Oiseau devant lequel tous les autres s'inclinent» (偃伏鳥).

Il a déjà été expliqué que Hô (Feng) (鳳) *et Hô (P'eng)* (鵬) *ont exactement le même sens, mais dans le Livre Chuang Tzu* (莊子), *qui est de 500 ans plus vieux que le Shuo-Wen* (說文), *il y a une autre histoire bien connue en Chine et au Japon, au sujet du Hô* (鵷) *:*

« Il y avait une fois un énorme poisson de plusieurs milliers « de li de longueur, qui vivait dans la mer du Nord et qu'on « appelait Kon (Kun) (鯤).

« Ce poisson étant venu à se changer en « oiseau, on le nomma « alors Peng (鵬) *ou Kun* (鯤) *».*

La plupart des histoires de cet Oiseau monstre ont trait à la mer, vraisemblablement en raison du fait qu'il a pour origine un poisson.

Le sens de Peng (鵬) *s'est peu à peu modifié et actuellement en Chine et au Japon il ne signifie plus qu'une « créature surnaturelle ».*

Le caractère Kun (鯤) *a également subi une modification complète et ne désigne plus maintenant, en japonais moderne, que de « tout petits poissons », semblables au Zako* (雜魚) *japonais.*

Quant au Hô-O, le citations qui suivent prouvent qu'il s'agit bien d'un oiseau existant réellement et non d'un être imaginaire :

— Dans le I Lin, nous lisons : « Il y a dix jeunes Feng (鳳) *dans « le nid avec leur mère ».*

— Dans le Pao P'O Tzu (4e siècle) : « Autrefois, lorsqu'un pays « était en paix, le Hô nichait toujours dans cette région et l'Empe- « reur Yu (夏后) *était le premier à manger ses œufs. Puis le Feng « disparaissait ». Ceci prouve que le Feng était considéré comme se reproduisant.*

— Dans le Shai Hai Ching : « Les habitants du Hsuan-Yuan «mangeaient les œufs du Feng-Huan et buvaient (甘露) *l'eau douce « de la pluie ».*

— Dans le Chu-Tzu : « Un homme fit une cage à cailles pour un « Hô-O, mais ses ailes étaient trop grandes et il ne put y entrer ».

— Dans le Tung Ming Chi : « Un Ministre salua l'Empereur et « dit : « J'ai voyagé dans l'Est et pris un jeune Hô de neuf couleurs dans une forêt de mille li ».

Si nous prenons le Ran (鸞), les anecdotes qui s'y rapportent, sont également celles d'un Oiseau existant.

— Dans le Erh Ya I : « En un temps, l'Empereur du Chi Piu « avait un Luan dont il avait fait son grand favori. L'Empereur « désirait entendre son cri mais ne pouvait satisfaire son désir. «L'Impératrice lui déclara : « J'ai toujours entendu dire qu'un « oiseau ne crie que s'il en aperçoit un autre de sa propre espèce. « Pourquoi ne le mettez-vous pas devant une glace qui réfléchirait « son image ?».

« L'Empereur suivit ce conseil ; mais le Luan en se vovant, « poussa son cri plein de tristesse, battit des ailes et mourut ».

« Il y a trois oiseaux à cinq couleurs, au Yao-Shan (搖山) l'un « s'appelle l'Oiseau Huang (皇鳥), le second l'Oiseau Luan (鸞鳥) « et le troisième l'Oiseau Feng (鳳鳥) ».

Nous avons vu que deux de ces trois Oiseaux, le Huang et le Feng se confondaient ; les extraits qui suivent montrent les rapports qu'il y a entre le Feng et le Huang d'une part, et le Luan de l'autre.

— « Le Luan s'apparente au Feng » (Li-Po).

— « Le Luan se range immédiatement après le Feng » (Jui Yunghua (瑞應畫).

Il y a de plus deux ou trois oiseaux mystérieux qui ne sont mentionnés que dans les anciens ouvrages et qu'on ne trouve pas, autant que je le sache, dans les œvres poétiques. Je cite le passages :

— « Le Yo-Tzu (鸑鷟) est le petit du Feng ».

— « Le Yuan-Chu (鵷雛) est décrit dans le Chau Pen Chi (周本記) comme une espèce de Feng ». (Note de Linta).

— « Un petit Feng est appelé Yo-Tzu » (Note du Chin Ching, par Chang Hua).

De la description ci-dessus nous pouvons conclure que le Yo-Tzu est un jeune Phœnix, dont le plumage n'est parfait qu'après trois ans,

Dans le Chou Pen Chi, le Yuan Chu est considéré comme un synonyme de Feng.

Je crois devoir signaler la description de ce dernier, car je n'y ai trouvé aucune différence essentielle entre les deux oiseaux.

1°) Jui Yen (瑞鷰) ;

2°) Su Shuang (鷫鸘) ;

3°) 鸑.

Tous les trois s'appellent le Phœnix, tandis qu'actuellement ils ont une signification particulière :

1º) Le premier est le Râle d'eau ou la Poule d'eau ;

2º) Le second, un oiseau aquatique, semblable à une petite Oie ;

3º) Le troisième est un Goé1and.

Le Luan a également une douzaine de synonymes; autant que je puis l'assurer, ce sont:

鸞鳥瑞鳥鷄趣丹鳳羽翔化翼陰翥土苻朱雀朱烏青鳳

Quel est donc actuellement l'oiseau existant que l'on peut identifier en prenant pour base tous ces renseignements ?

Résumons :

1º) C'est un Oiseau terrestre et produisant un assez grand nombre d'œufs ;

2º) Il lui faut quelques années pour avoir son plumage définitif ;

3°) Les sexes sont visiblement différents.

Dans le Shen Mich Hin (Liang Shy c. 48. F. 4), on lit :

« La serpentine (ou un morceau de serpentine) est semblable « à une perle, mais ce n'est pas une perle. Un poulet est semblable à « un Phœnix, mais ce n'est pas un « Phœnix ».

Cela prouve tout au moins que l'Oiseau a quelque ressemblance avec notre coq domestique.

Je suis convaincu pour ma part que le Phœnix est en réalité le Faisan Ocellé (Rheinardia Ocellata) tandis que le Luan est le Faisan Argus (Argusianus Argus) et ce, pour les raisons qui vont suivre.

Dans les vieilles descriptions du Feng Huang et aussi du Luan, cet Oiseau a une tête de coq, un cou de serpent, un menton d'hirondelle, un dos de tortue et une queue de poisson.

Il a cinq couleurs et sa hauteur est d'environ six pieds.

Prenons chacun de ces détails et voyons s'ils se trouvent véritablement chez le Faisan Ocellé :

1º) Tête de coq. — Le Faisan Ocellé est évidemment très voisin du coq domestique par la forme de sa tête ;

2º) Cou de serpent : Ceci se rapporte non seulement au cou élancé, se dressant comme un serpent, mais aussi à la peau presque dénudée du Faisan Argus ;

3º) Le menton d'hirondelle : Point qui reste obscur ;

4º) Dos de tortue : Le dos du Faisan Ocellé d'Annam a une apparence non uniforme formée de points et de traits. Sur l'aile secondaire, les points sont plus régulièrement rangés et ressemblent aux angles d'un hexagone.

Sur l'aile vraie, les points sont reliés par des lignes et ont réellement l'aspect d'une carapace de tortue.

Quelques livres anciens comparent le dos du Phœnix à une peau de titre, plutôt qu'à une carapace de tortue, et Darwin (Descent Of Man Vol. II, p. 141) fait la même comparaison au sujet des couvertures des ailes du Faisan Argus.

« Les plumes sont aussi élégamment marquées de traits foncés « obliques et de séries de tâches qui seraient une combinaison de la « peau du tigre avec celle du léopard » ;

5º) Queue de Poisson : La queue des deux oiseaux, surtout celle du Faisan 0cellé ressemble à celle d'un poisson lorsqu'elle est en position de gouvernail, aplatie sur les deux côtés ;

6º) Les cinq couleurs : Ici est la dificulté de distinguer les couleurs indiquées par les classiques chinois, sauf lorsque la couleur est comparée à quelque objet bien connu, comme le cardamone, la mer, le sang, etc... il est impossible, en conséquence, d'approfondir ce point sans de longues recherches;

7º) Six pieds de haut : J'ai appris que dans plusieurs parties de la Chine, les anciennes dimensions du pied étaient beaucoup plus faibles que celles dont on se sert actuellement dans les mêmes régions. Il n'est pas possible de dire si ces anciennes mesures s'appliquent à l'oiseau, d'autant plus que nous ignorons si elles étaient prises depuis la tête jusqu'aux pieds posés à terre, ou de la tête à la queue, l'oiseau étant perché.

Le fait est que les Chinois sont très insouciant dans l'emploi des chiffres : ils ont une tendance à exagérer et une préférence marquée pour les chiffres ronds. Par exemple : « Un poussin de neuf couleurs « dans une forêt de mille li », « Un Phœnix à cinq couleurs ».

La meilleure traduction de semblables phrases est simplement « au plumage varié » ou « à plusieurs couleurs ».

Voilà ce qui concerne les caractéristiques du corps.

Pl. CXLIV. — LE PHŒNIX
d'après « Recherches sur les superstitions en Chine »
de Henri Doré, — Fig. 208.

(Art Chinois)

Pl. CXLV. — LE PHŒNIX
Décor en relief sous couverte émail marron —
Provenance : Tonkin.
Musée Khai - Dinh n° 1128
(Don du Ct Valat)

Nous allons examiner maintenant le cri de l'Oiseau. Je n'ai jamais eu l'occasion d'entendre ni celui de l'Argus, ni celui du Faisan Ocellé, mais dans « Les Oiseaux de Chasse de l'Inde, de Birmanie, et de Ceylan » par Hume, Marshall, p. 101, nous trouvons le passage suivant :

« Le cri que pousse le mâle peut s'écrire How-How, qu'il répète « dix à douze fois; il retentit à de courts intervalles lorsque les « oiseaux sont chacun dans leur clairière, l'un d'eux commençant et « les autres dans le voisinage répondant ».

Les coups de fusil envoyés sur une troupe de singes passant au-dessus du mâle ne l'empêchent pas de chanter.

Le cri de la femelle est tout à fait différent ; il résonne comme How-Owoo, How-Owoo, la dernière syllabe étant très prolongée, et le cri répété dix à douze fois, mais devenant de plus en plus rapide jusqu'à la fin où il devient une série de Owoo. Les cris du mâle et de la femelle peuvent être entendus de très loin, celui du premier surtout, car il peut être reconnu à plus de un mille.

Ce passage se rapporte à l'Argus : selon M. M. Beebe, le cri de cet oiseau est identique à celui du Faisan Ocellé (Rheinardia Ocellata). A mon avis, cette observation m'incline à penser que le caractère Feng désigne le mâle, tandis que Huang désigne la femelle. Il y a simple reproduction des cris de des oiseaux. On trouve des exemples de cette harmonie imitative dans diverses contrées. C'est ainsi qu'il me semble que les noms indigènes du Faisan Ocellé au Tonkin et dans la Péninsule malaise et de l'Argus, en Malaisie, à Sumatra et à Bornéo, sont également de simples reproductions du cri de ces Oiseaux.

Dans sa « Monographie des Faisans » vol. IV, p. 118, M. Beebe fait la remarque qui suit :

« Pour l'oreille du Malais, l'Argus mâle s'appelle Kuan et Kuang ; pour celle du sauvage Sakai, c'est Kwak ; pour celle du siamois, Kyek ; tandis que les indigènes de Sumatra ont traduit son cri par les syllabes » Kœweau ou Kuaow. Tous sont devenus des noms utilisés pour désigner cet oiseau dans chacune de ces régions ; ils ont tous pour origine une onomatopée ».

Si actuellement le Phœnix chinois et le Faisan 0cellé sont identiques, comment expliquer les caractères fabuleux du Phœnix et toutes les légendes qui le concernent ?

Il est quasi impossible de tuer un Argus au fusil de chasse. Le Faisan Ocellé est encore plus difficile à obtenir, ainsi que le prouve le fait que quatre Musées seulement dans le monde entier possèdent quelques spécimens de cet Oiseau.

M. Beebe dans sa « Monographie des Faisans », Vol. IV, fait remarquer :

« Les plus mystérieux de tous les faisans sont ceux de ce groupe. « Nous vivons dans leur voisinage, nous entendons leur cri, nous « trouvons l'espace où ils dansent, et, après des semaines de re- « cherches, nous ne pouvons pas même en entrevoir un. Nuit après « nuit, leur cri nous entoure à quelques cents yards, résonnant comme « celui de l'Argus, mais avec un son assourdi qui ne peut donner « prise à confusion.

« Nous ne prouvons pas ne pas évoquer quelque Phœnix imagi- « naire de la Chine ».

Le caractère mystérieux de cet oiseau,combiné avec ses caractéristiques, suffit à expliquer la légende qui l'enveloppe.

Les vieux classiques chinois citent, à diverses reprises, un Feng blanc et un Luan blanc, alors que les naturalistes modernes n'ont jamais mentionné d'albinos ni chez le Faisan Ocellé, ni chez l'Argus.

Il est assez fréquent de trouver des albinos parmi les oiseaux dits gibiers de chasse. Aussi est-il très possible qu'il s'en trouve également des spécimens parmi les Faisans Ocellés et parmi les Argus.

La seule découverte d'un faisan ordinaire albinos est en Chine considérée comme un bon présage : il annonce soit une époque de paix, soit la naissance d'un nouveau sage, soit un évènement important : la même croyance se retrouve également au Japon. On rapporte en effet l'heureux résultat produit du fait de la présentation d'un faisan blanc aux Empereurs Ten-Chi (天智), Temmu (天武) et Shotoku (稱德).

Mais la présence d'albinos parmi les faisans est beaucoup plus rare en Chine et au Japon qu'en Angleterre où j'en ai observé moi-même plus d'une demi-douzaine de spécimens rien qu'au marché de Cambridge à la dernière saison, tandis qu'en Orient on en rencontre rarement un seul spécimen au cours de plusieurs années.

Une ancienne peinture chinoise représentant un Phœnix a provoqué quelques discussions,car elle offre une ressemblance au moins partielle avec le Paon. Le Professeur Giles, dans « Adversaria Sinica » (1905) écrit : « Le Feng et le Luan sont tous deux

« figurés dans le Tu Shu Chi Ch'eng et je suis autorisé par le sa-« vant ornithologiste le Professeur A. Newton, à dire que, suivant « lui, le premier n'est que le travail de quelque artiste qui a vu un « paon, et plus particulièrement le Paon cristatus, propre à l'Inde.

« Dans le même sens, le Professeur Newton pense que le Luan a « pour origine la connaissance de l'Argus, de Bornéo et de « Malacca ».

Il est donc plus que probable que ces deux oiseaux fabuleux de la Chine sont simplement la réalisation de « ces deux Oiseaux ». Comme je l'ai déjà dit, je partage l'avis du Professeur Newton au sujet de l'Argus, mais j'ai des raisons qui me font séparer de lui lorsqu'il identifie le Phœnix et le Paon.

Ces raisons, les voici :

Le caractère K'ung (孔) paon, signifie littéralement « un trou » et s'explique par l'aspect de la queue qui semble porter des yeux. Or, ce caractère n'apparait dans aucun des anciens noms du Phœnix. D'un autre côté, plusieurs mots composés en Chine et au Japon contiennent le mot « Phœnix ».

1°) Le canard à tête de Phœnix (鳳頭鴨子) ou canard à crète, dans lequel la crète tombe en arrière comme dans le Rheinardte, alors qu'elle est tout à fait différente de celle du paon qui est verticale ;

2°) Le Palmier à queue de Phœnix (鳳尾蕉) : Cycas revoluta ;

3°) La Dorade à queue de Phœnix (鳳 尾 金 魚).

Aucun de ces termes n'est applicable au Paon, dont la crète et la queue n'ont aucun rapport avec ceux-ci.

Le Professeur Giles rapporte l'histoire de la Déesse qui a un Phœnix comme compagnon (Si Wang Mu) (西王母).

Il pense que c'est l'équivalent de la Déesse romaine Junon, qui est toujours accompagnée d'un paon. Mais j'ai découvert une ancienne légende et une peinture (孔雀明王) ou (孔雀王母菩薩) de la Déesse au Paon, dans les écrits japonais, et où on représente le Paon Cristatus, le Paon de l'Inde.

La Déesse porte le nom sanscrit de (摩倫羅) ou (摩由邏). Mayura (Paon) ; je pense que si nous avons quelque équivalent à Junon dans notre Mythologie, il est beaucoup plus probable que c'est la Déesse Paon dont l'histoire, de source indienne, sera venue jusqu'au Japon, à travers la Chine.

Le professeur Rapson, un éminent sanscritiste, m'a écrit que plusieurs divinités indiennes se rapportaient au Paon, mais qu'il était difficile de dire si l'une d'elle se rattachait à Junon : je ne puis donc rien affirmer à ce sujet.

Mais j'espère avoir donné des raisons suffisantes pour convaincre mes lecteurs que le Faisan Ocellé (Rheinardia Ocellata) a tous les droits à revendiquer l'identité avec le Phœnix de Chine.

Pour finir, j'estime que c'est par erreur que le nom de Phœnix est employé pour désigner les Oiseaux fabuleux de Chine, car on ne trouve pas trace de la Légende de la résurrection de ses cendres, comme c'est le cas pour le Phœnix égyptien.

Je pense donc qu'il est fâcheux que l'on n'emploie pas le terme Hò-Ow qui est beaucoup plus évocateur du cri de l'oiseau qu'aucun de ses autres noms.

*
* *

Point n'est besoin d'être naturaliste pour être frappé par la plupart des arguments du savant japonais. Nous n'avons rien à ajouter aux raisons qu'il sait habilement tirer de la littérature, des langues chinoise et japonaise, comme des caractéristiques même de l'Oiseau.

Qu'il nous soit permis cependant de faire observer qu'il n'a pas tiré tout le parti que l'on pouvait escompter de l'histoire même de l'Annam, passé que M. U Hachisuka n'ignore certainement pas, tout au moins dans ses grandes lignes, et plus particulièrement dans ses rapports avec ses compatriotes.

Il est, en effet, au point de vue qui nous intéresse, tout à fait remarquable, que la partie de l'Annam qui sert d'habitat au Faisan Ocellé, a été maintes fois en tout ou en partie occupée ou fréquentée par les Chinois et par les Japonais, depuis le IIIe siècle avant Jésus-Christ jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles.

Le Bình-Định (Province de Qui-Nhơn) situé au Nord de la Province de Nhatrang, laquelle serait la limite Sud de la région où l'on trouve le Faisan Ocellé, vit de 1282 à 1284 les troupes sino-mongoles et au XVe siècle l'escadre mongole s'arrêter, avant de se diriger sur Java.

La Province de Quảng-Nam (Faïfo), alors dénommée « Commanderie des Éléphants », avait au IIIe siècle avant Jésus-Christ, sa capitale chinoise au lieu dit actuellement Trà-Kiệu. Les Chinois l'occupèrent pendant plusieurs siècles de suite, et en III, sous les Han, l'arrondissement de Siang-Lin existait encore.

Pl. CXLVI. — LE PHŒNIX
Extrait du Bulletin des A. V. H. 1919. N° 1, pl. CLXIV.
(Art sino-annamite).

Pl. CXLVII. — LE PHŒNIX
Psyché provenant du Palais Impérial de Huê.
Musée Khai - Dinh n° 774.

En 351 de notre ère, les Chinois chassèrent les Chams qui leur avaient succédé, puis ils y reparurent en 446, en 605, chacune de ces expéditions ayant été suivie d'une occupation plus ou moins prolongée.

Or, il est à remarquer que c'est précisément dans la partie montagneuse de cette région, ainsi que dans celles de Thừa-Thiên et de Quảng-Trị, que se trouve le plus communément le Faisan Ocellé, qui sert fréquemment d'ornement pour les danseurs et les acteurs du théâtre annamite.

La Province de Thừa-Thiên (Hué) fut occupée en 214 avant J.C. et constitua l'arrondissement de Si-Kiuan qui était l'un des cinq dépendant de la « Commanderie des Eléphants ». Les Chinois y reparurent au IXe siècle.

La Province de Quảng-Trị, ou le Faisan Ocellé se rencontre à moins de 30 kilomètres du chef-lieu même, fut entièrement occupée par les Chinois pendant de longues périodes. Sous les Han, elle fit partie de la Commanderie de Je-nan, de 605 à 617, sous les Souei, elle constituait la Commanderie de Lin-Yi, sous les Tang, elle devint le Châu de Kiên.

Au Nord du Quảng-Trị, le Quảng-Bình (Đông-Hới), dépendait, sous les Hán, de la Commanderie de Je-Nan, devint en 605 le Quận de Ti-Canh (Pi-Yin) et de 627 à 647, le Châu de Nam-Canh (Nan-Ying).

Le Hà-Tĩnh, sous les Hán, était rattaché au Quận de Cửu-Châu et passa en 264 à celui de Cửu-Dực. Sous les Souei, il fut le siège du Kiun de Je-Nan. En 627, sous les Tang, il releva du Châu de Hoan, pour devenir la préfecture de Dương-Lua.

Enfin le Nghệ-An, limite Nord de l'aire de dispersion du Faisan Ocellé, fut occupé sous les Hán, devint, sous les WOU (264), le Kiun de Cửu-Du, puis Châu de Duc, sous les Leang ; (598) Châu de Hoan, relevant du Kiun de Je-Nan, sous les Souei (607), en fin Châu de Nam-Duc en 622 au début des Tang.

Quant aux Japonais, nous trouvons trace de leur présence en Annam des les premiers siècles de l'histoire. Commerçants et hardis navigateurs, ils fondèrent des colonies, des comptoirs dont le dernier, le plus florissant à Faifo, ne disparut qu'au XVIIe siècle lorsque par son édit de 1636 l'Empereur du Japon interdit à ses nationaux de s'expatrier et ordonna à ceux qui habitaient à l'étranger de rejoindre leur patrie. Faifo conserve vivace le souvenir de cette colonie : un pont et des tombeaux sont les seuls témoins subsistant encore de sa présence.

N'oublions pas également de rappeler, comme me l'a fait remarquer S. E. Nguyễn-Hữu-Bài, Président du Conseil des Ministres de l'Annam, que les Annales de la Cour mentionnent que dans le tribut offert chaque année à l'Empereur de Chine par le Roi d'Annam, se trouvaient rituellement des Rheinardtes et de préférence des Rheinardtes blancs (albinos).

Ces offrandes remontent aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

On s'explique donc maintenant comment Chinois et Japonais ont vu parallèlement se developper chez eux le souvenir du Faisan Ocellé qui, par le canal des conteurs et des littérateurs, prit bientôt sa place parmi les légendes d'animaux fabuleux, extraordinaires, comme le folklore de ces deux pays nous en donne tant d'exemples.

Sa rareté dans les régions mêmes qu'il habite, l'extrême difficulté non pas seulement de se le procurer, mais même de l'apercevoir n'ont pas peu contribué à lui assurer ce caractère étrange, extraordinaire qui l'accompagne aussi bien dans les légendes et les contes que dans les reproductions artistiques, statues, peintures, fresques, etc. . .

Pour l'esprit le moins prévenu, les analogies entre le Faisan Ocellé et le phœnix tel qu'il est représenté sautent aux yeux.

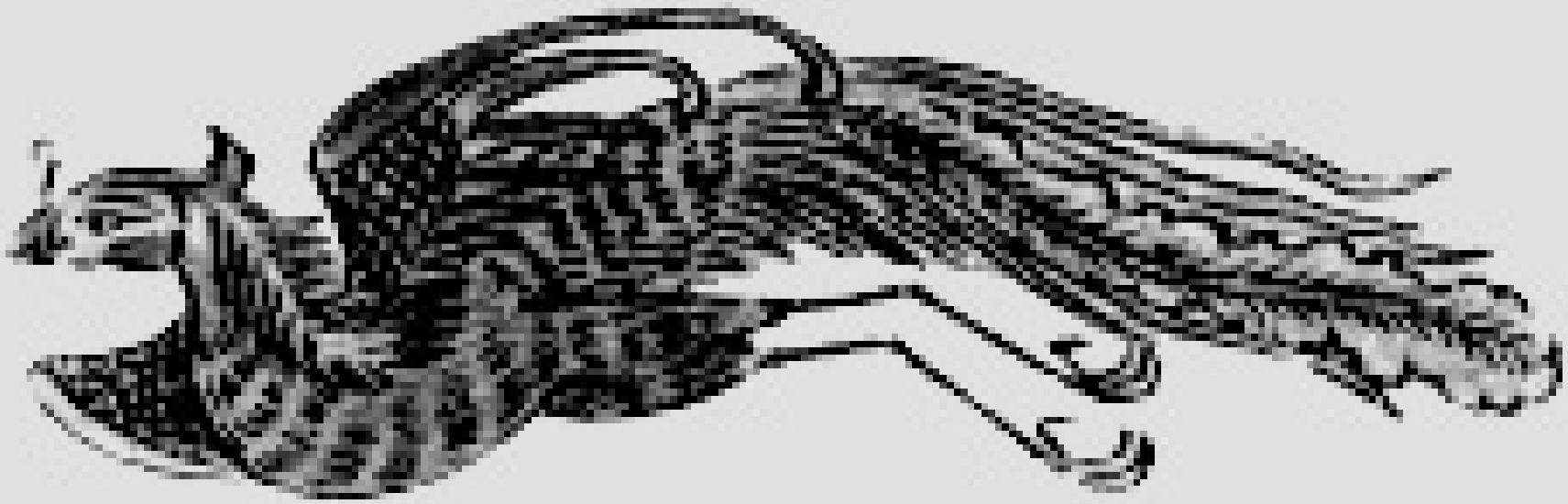
Quant aux différences, je crois qu'il est facile de les expliquer par le fait qu'il y a eu certainement confusion dans l'esprit des artistes entre le Faisan Ocellé et le Paon pour certaines caractéristiques, du reste, secondaires.

C'est ainsi que fréquemment les rectrices du Phœnix sont représentées comme portant à leur extrêmité un œil analogue à celui qui termine celles du Paon, alors qu'en réalité les premières ne portent que des ocelles et se terminent en pointe.

Le Phœnix se voit également pourvu de couleurs vives bleues, vertes et rouges qui rappellent plus celles du Paon que celles du Faisan Ocellé qui, dans son ensemble, est d'un beau brun, piqueté de jaunâtre.

Mais cette confusion est très compréhensible de ce fait que dans toute la région où se rencontre le Faisan Ocellé, on trouve aussi le Paon et celui-ci d'une manière infiniment plus commune et facile que le premier.

J'ajoute enfin que fréquemment le chasseur n'apporte comme trophée que les plumes de la queue de sa victime et qu'il y a là encore une cause d'erreur ou de confusion très compréhensible.



Pl. CXLVIII. — LE PHŒNIX

Décor polychrome du marly d'une assiette surdécorée sous Thiệu - Trị.

Musée Khai - Dinh n° 1657

Pl. CXLIX. — LE Portail — Entrée du Temple cultuel du Prince Tuy-Lý
(photo Lê-Đức-Trạm)

LES FAMILLES ILLUSTRES

SON ALTESSE LE PRINCE TUY-LY 綏理王

par L. SOGNY,

Chef de la Sûreté de l'Annam.

A droite et à gauche de la route qui conduit à Thuận-An, et discrètement abritées derrière de grands écrans de verdure, s'échelonnent de coquettes villas mandarinales ainsi que des maisons de culte appartenant aux familles Princières. Beaucoup portent une inscription, toutes ont une histoire. Si vous interrogez, vous serez tout surpris d'apprendre que là vécurent des dignitaires connus, des lettrés réputés, des princes poètes.

L'un de ces temples sollicite tout particulièrement l'attention du promeneur, par son portail monumental, aux trois ouvertures traditionnelles, surmonté de chimères et de dragons aux couleurs rutilantes. Sur le fronton, on lit les inscriptions suivantes :

Au centre : 門祠王理綏

« Temple cultuel du prince Tuy-Lý ».

A droite : 茂益忠孝

« Sa piété filiale et Sa fidélité furent dignes d'admiration ».

A gauche : 優兼質文

« Son intelligence était vaste et sa conduite exemplaire ».

Dans la tour, un robuste vieillard vous accueille toujours souriant, et avec la politesse exquise des anciens de ce pays, vous fait les honneurs de la maison. Je veux parler de Monsieur Huong Thiêt, Thị-lang en retraite, dont on fêtait l'an dernier le quatre-vingtième anniversaire, bien connu dans la capitale comme artiste et comme lettré, et qui vous narre avec une mémoire restée fidèle, les détails de la vie de son illustre père, le prince Tuy-Lý.

Le nom patronymique du prince Tuy-Lý était Mân-Trinh 綿寘. Il était connu sous les noms littéraires de Khôn-Chương 坤章 et de Quý-Trọng 季仲 et les pseudonyms de Tịnh-Phô 靜 q et de Vi-Dạ 葦野. Onzième fils de l'Empereur Minh-Mạng et premier enfant de la Reine Lê-Thị-Tiếp-Dư, il était né à l'heure Canh-Tí (heure du rat), le 19e jour de la 12e lune de la 18e année de Gia-Long (3 Février 1820) (1) dans le Palais Thanh-Hóa 淸和殿, résidence Thái-Tử 太子宮 de la « Cité pourpre interdite (2). » C'était un garçon beau et robuste qui fit preuve, de très bonne heure, d'une intelligence vive et d'un caractère noble. Fils pieux et élève studieux, il tenait le premier rang dans les bonnes grâces de son Auguste Père.

Parlant avec une pointe d'affectueuse jalousie de la faveur dont le jeune Mân-Trinh jouissait auprès de l'Empereur, le prince Thương-Sơn 倉山 (3) écrivait : « Si Mân-Trinh n'était pas malade aujourd'hui, quand donc cet endroit (du Palais) aurait-il le suprême honneur de sentir le Céleste Parfum ? (4).» Les Annales du Palais mentionnent en effet que chaque fois que le jeune prince Mân-Trinh était souffrant, l'Empereur venait le visiter et effectuait, à pied, la distance qui sépare le palais Văn-Minh (5) au logement du prince. Il fût, dès sa plus tendre enfance, très soigneusement éduqué par sa mère, une femme vertueuse qui ne se lassait pas de lui inculquer les principes de morale contenus dans le « Châu-tử chí hiêu kinh » 朱子至孝經 (Livre de morale « La piété filiale » par Châu-Tử).

(1) Le Prince Mân-Trinh est né le jour même de la mort de Gia-Long, ce qui oblige à retarder de un jour la fête d'anniversaire de la naissance du Prince.

(2) Palais Impérial.

(3) Nom littéraire du prince Tùng-Thiện, 10e fils de Minh-Mạng.

(4) 不是綿寘今疾病
此間何處得天香

Extrait du Cung-Tử 宮祠 (Annales versifiées du Palais).

(5) 文明殿 A l'époque, bureaux de l'Empereur et salle des séances ordinaires dans l'intérieur du Palais Impérial.

Pl. CL. — LE Prince Tuy — Lý en grande tenue de cour.
(Reconstitution faite par M. Cambriels)

A sept ans, son éducation fut confiée au précepteur Lê-Dương-Hoà qu'il étonna par son intelligence précoce, sa mémoire remarquable et surtout par son amour pour le travail et son respect pour le maître. Car n'oublions pas que, comme la plupart de ses frères, il aurait pu préférer à l'austérité de la classe, le luxe du Palais ou l'entrain des exercices physiques .Lê-Dương-Hoà aimait profondément son royal élève et en était très fier. Après lui avoir donné une solide instruction générale, il l'initia progressivement à la poésie. C'est dans cette dernière matière que le prince devait briller étonnamment. Sa vocation poétique se révéla rapidement. A peine âgé de treize ans, on le surnommait déjà « le Prince poète ». Plus tard, sous le règne de Tự-Dức, les belles-lettres, particulièrement en honneur, atteignaient un degré de perfection sans précédent. L'Empereur chantait cette époque littéraire dans ces deux vers : « La prose de Siêu et de Quát est de beaucoup Supérieure à celle des écrivains de la dynastie des Hán antérieurs. La poésie de Tùng (1) et de Tuy (2) surpasse celle des renommés poètes de la dynastie chinoise des Đường (3) ».

Vingt ans après, le disciple de Lê-Dương-Hoà devenait l'un des deux plus grands poètes de l'Empire. Son chef-d'oeuvre, le « Vĩ Dạ hợp tập » (4) lui valut alors des éloges de tous les lettrés annamites et chinois. Citons l'annotation suivante du docteur Vương-Tiên-Khiêm, Directeur du Collège Impérial de Péking, le Quốc-tử-Giám : « C'est un grand chef–d'œuvre littéraire. Le style en est pur et la pensée sublime. Une profonde sagesse se dégage de l'ensemble. L'auteur du « Vĩ Dạ hợp tập » est un grand poète. J'ai entendu dire que malgré son âge avancé, il continuait quand même à se perfectionner et à éduquer la jeunesse. Il n'enseigne que la morale et ne parle jamais de littérature. Le prince Tuy-Lý-Vương est donc un poète doublé d'un sage ».

Le « Vĩ Dạ hợp tập » édité en 1875 fut tiré sur planches en bois et se compose de onze volumes.

Revenons en arrière.

(l), Prince Tùng-Thiện.

(2) Prince Tuy-Lý.

(3) 文如超适無前漢
詩到從綏失盛唐

(4) 葦野合集 Recueil de poésies, de proses, de littérature et de philosophie par Tuy-Lý.

En 1836, le prince Mân-Trinh avait seize ans. L'Empereur Minh-Mạng voulut lui donner une femme parmi les filles des grands dignitaires de la Cour. Il fit paraître un édit autorisant les cinq Grands Maréchaux de l'Empire à choisir chacun, comme gendre, l'un des princes adolescents Mân-Thâm, Mâm-Trinh et Mân-Bửu.

C'est alors que nous voyons le Maréchal de l'Armée de Gauche, Marquis Tín-Vỏ-Hầu 信武侯 Phạm-văn-Điển (l) 范文典 faire l'éloge du Mân-Trinh devant l'Empereur : « Son Altesse le onzième Prince est intelligent et vertueux. Il brille d'autre part par son érudition et son génie poétique. Mais ne sachant pas (le Maréchal n'était pas très lettré) admirer ses belles-lettres et sa philosophie, je ne retiens que son bon naturel et ses belles qualités. Je lui offre donc ma fille en mariage ».

Le mariage du prince Mân-Trinh fut célébré l'année même.

Deux années plus tard, il fut fait Tuy-Quốc-Công (Duc de 2e rang).

Mais sa vie administrative ne date que de 1851. Il y débuta en assurant la direction de l'École Tôn-Học (2). C'est là qu'il obtint en 1854 le titre nobiliaire de Tuy-Lý-Công (Duc de 1er rang). Onze ans plus tard, il était nommé aux fonctions de Hửu-Tôn-Nhơn (2e assesseur au Conseil de la Famille Impériale).

L'Empereur Tự-Đức qui était un fin lettré éprouvait pour le prince, son oncle, le plus grand respect. A l'occasion de la fête du quarantième anniversaire de la naissance du prince Mân-Trinh (1859), Tự-Đức lui fit présent d'un panneau sur lequel avaient été brodées deux sentences parallèles composées par l'Empereur lui-même :

« 1° Réunir brillamment en soi les deux qualités essentielles « de la littérature — style et fond moral —, c'est nôtre talent « personnel ;

« 2° — Mais éprouver la grande joie d'être un fils pieux « en même temps qu'un homme généreux, c'est notre bonheur « commun » (3).

(1) Le plus célèbre des mandarins militaires sous Gia-Long, Minh-Mạng et Thiệu-Trị. Il fut adjoint au Kinh-Lược, (Vice-roi) du Tonkin et réprima plusieurs révoltes dont la plus importante fut celle de Nòng-văn-Vân.

(2) Ecole des garçons de la Famille Impériale.

(3) 1°) 文質兼優公堪當此.
2°) 孝慈大樂我亦似之.

Pl. CLI — M. Hường-Thiết, Thị-lang en retraite, l'aîné des fils survivants du Prince Tuy — Lý. Son 80e anniversaire a eu lieu en 1928.

Pl. CLII. — Groupe familial pris à l'occasion du 80e anniversaire de M. Hưng-Thiết en 1928.

Pl. CLIII — La dernière concubine survivante du Prince Tuy-Lý qui habite la maison de culte
(photo Lê-Đức-Trạm)

Le prince Mân-Trinh montra le panneau à sa mère qui fit la réflexion suivante : » Je ne sais pas ce dont tu es capable en littérature. Ce que j'apprécie, c'est mon bonheur et ma joie d'avoir en toi un fils aussi pieux. En te récompensant, l'Empereur a voulu reconnaître ta piété filiale. Jadis, le Sage a dit : « Je ne me plains plus à partir du jour où un homme me connait ». Pour toi, cet Homme est l'Empereur, et du moment où il te connaît, tu contractes envers lui une dette infinie de reconnaissance. Tu dois donc renforcer tes sentiments de loyalisme et d'amour pour être plus digne de ton Auguste Ami ».

Le lendemain, au cours d'une visite faite à l'Empereur (1), ce dernier lui confia : « Sa Majesté Ma Mère (2) m'a souvent parlé des rares vertus de Madame Votre Mère. Je ne la connais pas personnellement et n'ai jamais eu l'occasion de la rencontrer, mais je suis persuadé que Sa Majesté Ma Mère n'a pas exagéré. Votre haute culture littéraire, vos nobles qualités de coeur et de caractère ne sont-elles pas le résultat des enseignements maternels, ce qui prouve une fois de plus que la piété filiale est la première vertu de l'homme. Je suis très heureux de vous le confirmer ».

Ainsi, Tự-Đức rendait un hommage public à la mère du prince et attribuait à cette femme vertueuse tout le mérite d'une telle éducation.

La mort de sa mère en 1868 plongea le prince dans une profonde douleur. Contentons-nous de citer cette page du Đại-Nam-liệt-truyện (3) (2e volume, 6e tome) : « Pendant toute la maladie de sa mère et par humilité, il ne changea pas de vêtements. Parfois, il oubliait même de manger. La nuit, il veillait sans tenir compte de la fatigue. Il était toujours à ses côtés et s'efforçait, par tous les moyens, de lui être agréable. Au palais, tout le monde l'appelait le « Prince Pieux ».

Ses fils, qui sont aujourd'hui des vieillards, se souviennent avec émotion de l'empressement dont il entourait sa mère. Matin et soir, il lui rendait visite pour prendre des nouvelles de sa santé. Il ne la quittait que lorsqu'elle l'autorisait à se retirer. Bien qu'il eût plus de quarante ans, il ne manquait jamais de suivre à pied le palanquin de sa mère lorsque celle-ci se rendait en ville. Il devinait si bien ses désirs qu'elle avait à peine besoin de les manifester pour qu'ils fussent

(1) Tự Đức était le neveu du prince Tuy-Lý.

(2) La Reine Từ-Dũ, originaire de Gò-Công, 1re femme de Thiệu-Trị, morte en 1902.

(3) 大南列傳 Annales officielles de l'Empire d'Annam.

immédiatement satisfaits. Quand on lui faisait don de quelque objet précieux ou d'un mets rare, c'est à elle qu'il les apportait. Dans la maison du prince figuraient sur le même plan les cadeaux offerts par l'Empereur et ceux qu'il avait reçus de sa mère. Ses meubles et ses bibelots, même les plus jolis et les plus riches, même ceux auxquels il tenait par dessus tout, étaient rélégués au second plan.

Pendant le deuil de sa mère, il s'imposa une vie austère toute de méditation. Ayant offert sa démission des fonctions de Hữu-tôn-nhơn, il s'enferma chez lui et cessa même de voir ses amis.

* * *

Il reprit son poste au Ministère de la Famille Impériale en 1870, reçut le titre nobiliaire de Tuy-Lý-Quận-Vương (1) en 1878 et fut nommé Hữu-Tôn-Chánh (2) en 1882, soit un an avant la mort de l'Empereur.

Les derniers mois du règne de Tự-Đức furent marqués par de graves évènements. Profitant du mauvais état de santé de l'Empereur, deux Ministres Nguyễn-văn-Tường et Tôn-thất-Thuyết (3) réussirent à s'attribuer des pouvoirs très étendus. Ils se partageaient déjà le Gouvernement du pays et ne cachaient plus leurs ambitions. Leur attitude provoquait un mécontentement général, mais personne, à l'exception du prince Hường-Sâm 洪蔘 n'osait manifester.

Le prince Hường-Sâm était le sixième fils du prince Tuy-Lý. Il était à ce moment l'un des secrétaires particuliers de l'Empereur avec le titre de Sung biện Nội Các 充辦內閣.

En séances officielles de la Cour, il s'élevait sans cesse en accusations contre ces deux Ministres qui ne cachaient pas leurs intentions de se débarrasser, par la ruse ou par la violence, des collègues gênants. C'est ainsi qu'ils avaient conçu le projet criminel d'exterminer les deux familles Mân-Trinh et Màn-Tăng (4). Mais ils ne pouvaient pas encore réaliser leur dessein car avant sa mort, l'Empereur Tự-Đức avait publié son testament qui stipulait que « Les Grands Princes Thọ-Xuân-Vương (Màn-Định) et Tuy-Lý-quận-Vương (Mân-Trinh) sont des hommes âgés et vertueux que

(1) 綏理郡王 Prince de 2e rang.

(2) 右尊正 2e Vice-Président du Ministère (ou du Conseil) de la Famille Impériale.

(3) Le premier, mort à Tahiti en 1886 ; le second en Chine, en 1913.

(4) Frère du prince Tuy-Lý.

j'ai toujours respectés. Qu'ils s'appliquent à réagir contre les abus qui pourraient être commis dans le Gouvernement de l'Empire et mon âme sera en paix »

Cependant, si les instructions de l'Empereur retardaient encore la réalisation des projets de Nguyễn-văn-Tường et Tôn-thất-Thuyết, elles ne permettaient guère aux princes Măn-Định et Mân-Trinh d'exercer leurs nouvelles fonctions, car ces derniers ne disposaient d'aucun moyen de coercition toute la force publique étant entre les mains des tyrans.

Tự-Đức mourut le 19 Juillet 1883. Le Prince Thoại-Quốc-Công lui succèda sous le nom de Dục-Đức, mais trois jours après son entrée au Palais, il était emprisonné et mis à mort par Nguyễn-văn-Tường et Tôn-thất-Thuyết. Après ce coup d'Etat, les deux Ministres se posèrent en concurrent discrets l'un de l'autre. Ils ne purent, grâce à cette perfidie réciproque, rien éxécuter de fatal contre le régime et mirent alors sur le trône le prince Lãng-quốc-Công qui régna sous le nom de Hiệp-Hoà.

C'est avec le nouvel Empereur que le prince Hường-Sâm, cité plus haut, entreprit de renverser Nguyễn-văn-Tường et Tôn-thất-Thuyết. Il dénonça leurs agissements au Souverain et lui conseilla de les écarter de la Capitale. Mais Hiệp-Hoà, indécis, hésita à faire acte de fermeté. Néanmoins, il accorda au Prince Mân-Trinh le titre Tuy-Lý-Vương (1) (1883) et voulut, en l'investissant de ce titre suprême de noblesse, en faire un contre-poids aux deux Ministres des potes. Ce contre-poids n'était malheureusement qu'apparent. En réalité, la présence du Prince Mân-Trinh à la Cour ne pouvait que les gêner dans leurs gestes. Maîtres de l'armée, ils constituèrent un parti puissant dont les membres étaient autant d'émissaires à leur service.

Telle était en 1882-1883 la situation intérieure de l'Empire. Sa situation extérieure, à cette époque, n'était pas meilleure : l'établissement de la Légation de France sur la rive droite du Hương-Giang et la présence des navires de guerre français à Thuận-An occasionnaient des conversations diplomatiques laborieuses et délicates.

Menacé aussi sérieusement d'un côté que de l'autre, Hiệp-Hoà commença à se sentir en danger. Tandis qu'avec le concours discret du Prince Hường-Sâm et de ses fidèles amis, il surveillait les mouvements de la Cour, il chargeait le Prince Tuy-Lý de le représenter

(1) Prince de 1er rang,

auprès du Résident général de France. Le mandarin chargé des Affaires extérieures (Bạc Thần) qui était une créature de Tường et Thuyết, essaya de s'opposer à cette désignation. Mais le Roi faisant soudainement preuve d'énergie, ordonna : « Le Prince Tuy-Lý-Vương possède toutes les qualités d'âge, d'esprit, d'expérience et de loyalisme. Il me représentera dorénavant dans toutes les conversations diplomatiques avec les Français et, s'il le veut, sera secondé par les Ministres ».

Mais la situation générale s'aggravait de plus en plus. Tường et Thuyết n'attendaient plus qu'une occasion favorable pour mettre la main sur le Royaume.

Une revélation de l'ennuque Đạt qui avait intercepté une lettre compromettante du Prince Hường-Sâm à l'adresse de l'Empereur précipita hélas les évènements. Après avoir fait emprisonner Hường-Sâm, les deux tyrans détrônèrent Hiệp-Hoà (29 Novembre 1883), qu'ils firent assassiner le lendemain dans le Salon Thái-Y (1).

Ces évènements successifs mirent le Prince Tuy-Lý dans une position très critique. Son Maître assassiné et son fils soumis en prison à une mort lente, le laissèrent seul et impuissant contre Tường et Thuyết. Il prit alors le parti de quitter la Capitale, car ce qu'il craignait le plus (et il avait des raisons sérieuses de le redouter), c'était d'être contraint par ceux-ci d'avoir à approuver leur despotisme et à mettre ainsi à leur service la très grande autorité morale dont il jouissait à la Cour. A ses amis qui lui demandaient de revenir sur sa décision, il dit : « Jadis, Triệu-Dồn servait la dynastie chinoise des Tân. Il avait pour collègue Triệu-Xuyên. Celui-ci assassina le Prince et usurpa le pouvoir. Triệu-Dồn réputé pour son loyalisme assista néanmoins à ces évènements et ne quitta pas le pays. Or, l'histoire reproche à Triệu-Dồn d'avoir assassiné son Prince. Malgré ma proche parenté avec l'Empereur, malgré ma haute situation dans l'État, j'ai été impuissant à empêcher le plus grand crime qu'un sujet puisse commettre. Je me suis donc déshonoré. Mais du moins, je ne dois pas associer mon nom à ceux des tyrans ".

Le Prince Tuy-Lý se rendit à Thuận-An où il fut l'hôte des Français. Mais quelques jours après, Tường et Thuyêt obtenaient son extradition. Il fut alors mis en Prison. Ses fils subirent le même sort que lui. Ils étaient, le père et les enfants, entièrement à la merci des deux

(l) Thái-Y-Viện 太醫院, appartement des médecins de l'Empereur.

Pl. CLIV. — le Temple cultuel du Prince Tuy-Lý, à Vĩ-Dạ
(photo Lê-Đức-Trạm)

Pl. CLV. —Le tombeau du Prince Tuy-Lý, route des Arènes, près de Hué.
(porte d'entrée)
(photo Lê-Đức-Trạm)

tyrans qui allaient les faire empoisonner lorsque l'Empereur Kiên-Phước s'en émut. A l'exception du Prince Hường-Sâm, décapité le 30 Décembre 1883, les autres membres de la famille du prince Tuy-Lý furent, grâce à une intervention hardie du souverain, exilés dans les provinces de Thừa-Thiên, Quảng-Ngãi, Bình-Định et Phú-Yên.

Après la mort suspecte de Kiên-Phước (Juin 1884), Tường et Thuyết poursuivirent à nouveau leur œuvre de destruction sur cette même famille. Ils commencèrent par faire assassiner le fils aîné, le Prince Hường-Tu. Mais leur abominable besogne devait s'arrêter avec ce dernier meurtre.

En effet, une tension diplomatique entre la France et l'Annam accapara l'activité des deux Ministres tout puissants. Ils voulurent essayer d'un coup d'Etat contre la France et entraîner dans leur aventure le jeune roi Hàm-Nghi. Ce dernier avait remplacé, dans le jeu rapide des successions au trône, l'Empereur Kiên-Phước dont la mort pouvait être attribuée aux Régents. Leur complot entrepris échoua heureusement. Hàm-Nghi, grand rôle involontaire du mouvement, fut arrêté dans les montagnes du Quảng-Bình, mais déjà, le 5 Juillet 1885, la Citadelle de Hué était prise et occupée par les troupes françaises.

L'occupation de la Capitale par les Français eut pour résultat la libération en masse de toutes les victimes de ce régime de terreur. A la faveur du désordre, ces malheureux brisèrent eux-mêmes leurs chaînes et quittèrent leur prison, mêlés à la foule alarmée des gens de la ville.

Đồng-Khánh, propre frère de Hàm-Nghi, déchu de tout droit royal, fut intronisé à Hué sous l'action concertée de la France et de la Cour. Alors les lettrés avaient soulevé un mouvement à la tête duquel on pourrait trouver l'action du Régent Thuyết. Ce mouvement se répandit à travers les provinces d'Annam et sous le prétexte de liberté nationale et de principe dynastique, s'exerçait contre l'influence française et pour la restauration de Hàm-Nghi.

A Quảng-Ngãi, le 13 Juillet 1885, le Prince Tuy-Lý était proclamé Phụ-Quốc-Vương (1) par le Cử-nhơn Lê-trung-Dinh et le Tú-tài Nguyễn-tu-Tân qui avaient réuni sur les rives du Trà-Khúc plusieurs milliers d'hommes armés. Mais se rendant compte que ceux-ci étaient guidés par des ambitions démesurées, le Prince refusa énergiquement de se mettre à leur tête. Au contraire, il les

1) 輔國王 (Prince ayant rendu de signalés services au pays).

empêcha de tuer le Chef civil de la province de Quang-Ngai qu'ils avaient capturé. Trois jours après, les deux chefs ainsi que leurs hommes étaient massacrés par les troupes gouvernementales opérant sous les ordres de Nguyễn-Thân.

L'avènement au Trône de l'Empereur Đồng-Khánh (23 Septembre 1885) mit fin aux désordres politiques.

Le Prince Tuy-Lý revint de Quảng-Ngãi le 27 Octobre. Lui et ses enfants furent rétablis dans leurs titres et comblés d'honneurs. La mémoire des Princes Hường-Tu et Hường-Sâm fut réhabilitée et leur culte (1) devint officiel.

L'Empereur Đồng-Khánh mourut le 28 Janvier 1889, après seize jours de maladie. Thành-Thái, d'une autre branche le remplaça sur le trône.

Pendant la minorité de l'Empereur Thành-Thái, le Gouvernement fut confié à un Conseil de Régence ayant comme Président le Prince Tuy-Lý. Ce dernier fut nommé Grand Officier de la Légion d'Honneur en Novembre 1890. L'année suivante, l'Empereur le dispensa des prosternations et l'autorisa à transférer son bureau de premier Régent chez lui à Vĩ-Dạ et à ne se rendre à la Cour qu'une fois par semaine ou lorsqu'il le jugerait utile. Dans son édit, l'Empereur prescrivit en outre : « En raison de votre âge avancé et pour exprimer le respect que j'ai pour votre personne, je vous autorise à ne pas assister aux séances auxquelles vous serez convoqué, lorsque vous vous sentirez fatigué ou qu'il fera trop chaud ou trop froid ».

En Novembre 1897, à la majorité de Thành-Thái, le Conseil de Régence fut supprimé. Le Prince Tuy-Lý reçut le titre de Phụ-Nghi-Cận-Thần 輔儀近臣 (Conseiller intime de Sa Majesté).

Mais il ne devait pas conserver longtemps ces nouvelles fonctions. Sa dernière visite à l'Empereur remonte au 9 Novembre 1897. Il tomba malade quelques jours après. Un médecin français à quatre galons, nommé « Ti Ti La » (2) fut appelé à le soigner concurremment avec les médecins de la Cour.

(1) La maison de culte des princes Hường-Tu et Hường-Sâm, connue sous le nom officiel de 孝節文烈二公祠堂 (Temple du culte des deux princes glorieux), a été édifiée à Vĩ Dạ, non loin de la maison de culte de leur père, le prince Tuy-Lý.

(2) Très certainement, le Docteur Pethellaz, qui a pris sa retraite il y a une vingtaine d'années comme médecin colonel, il vit actuellement en Savoie (note de l'auteur).

Il mourut à l'heure Hợi (heure du porc) le 24e jour de la 10e lune, à l'âge de 79 ans (style annamite) (18 Novembre 1897). Ses obsèques eurent lieu à l'heure Dần (heure du tigre) le 20e jour de la 12e lune (12 Janvier 1898) et il fut inhumé sur le territoire du village de Duong-xuân-Thuong à côté du tombeau de sa mère, route des Arènes, à deux kilomètres environ de Hué. Le temple où le culte lui est rendu fut édifié à l'endroit même qu'occupait sa maison à Vĩ-Dạ, sur la route de Thuận-An.

* * *

Pour terminer cette biographie sommaire, citons la page suivante du Đại-Nam-Chánh-biên-liệt-truyện (1) :

« Le Prince Mân-Trinh était doué d'une intelligence vive et d'une franchise exemplaire. Simple et modeste, il était de plus un fils pieux et un ami fidèle, un sujet loyal et un homme généreux. Il allait avoir quatre-vingts ans, mais malgré son grand âge, sa vue et son ouïe (sa santé) étaient encore parfaites. Il aimait la tranquillité et la paix. Il était peu de livres qu'il n'eût parcourus car sa vieillesse ne l'empêchait pas d'être studieux. Noble par la naissance et grand par les titres, il méprisait cependant l'étiquette et passait pour un homme d'une très grande simplicité. Sa vie, qui fut édifiante, peut être donnée comme un exemple de modestie. Il portait des vêtements d'étoffe ordinaire et se nourrissait avec frugalité. Il était très conciliant et très généreux envers tout le monde.

Jamais il ne se lassait d'instruire la jeunesse. Toutes les personnalités ainsi que tous les étudiants et lettrés de son époque venaient à lui comme à la Montagne Thái-Sơn (2) ou à l'Etoile Bắc-Đẩu (3). Son œuvre poétique et littéraire, le Vĩ-Dạ-hợp-tập restera immortelle ».

Telle fut la vie du Prince Tuy-Lý-Vương.
Il avait trente neuf filles et quarante-et-un fils.

(1) 大南正編列傳 = Histoire d'Annam de la dynastie régnante.

(2) 泰山 : montagne de Chine située province de Shangtung ; symbole de la grandeur.

(3) 北斗 ; étoile Polaire. Allusion à la haute vertu et à la vaste érudition du prince Tuy-Lý.

Le premier et le sixième de ceux-ci, victimes du régime anarchique de 1883-1885, ont péri glorieusement. Leur culte est entretenu aux frais de l'Etat.

Parmi les autres membres de cette grande famille, citons : le Ministre honoraire feu **Hường-Nhung**, le Thi-Lang en retraite **Hường-Thiết** que nous avons présentés à nos lecteurs au début de cet article, le Tham-Tri en retraite **Ưng-Ân** qui est un poète de talent, **les Tuần-Vu Ưng-Bình** et **Ưng-Tôn** qui sont actuellement à la tête des provinces de **Hà-tĩnh** et de Quang-tri, le Planteur **Ưng-Dự**, le Médecin de l'Assistance **Ưng-Thông**, Chevalier de la Légion d'Honneur, doyen des médecins auxiliaires sorti de l'Université en 1907, le Médecin indochinois **Ưng-Hoát**, les Commis des Résidences **Ưng-An** et **Ưng-Thuyên**, le Professeur **Ưng-Quả**, le Vétérinaire **Bửu-Đài**, le bachelier métropolitain **Bửu-Hoằng**, etc, etc. . . .

Les cinq générations 五代同堂 vivent dans la plus parfaite harmonie sur le domaine du prince ou dans le voisinage, au village de **Vĩ-Dạ**.

La famille Tuy-Lý-Vương compte actuellement plus de quatre-cents membres dont les plus jeunes qui représentent la majorité se consacrent résolument à l'étude du français et se posent en partisans convaincus de la collaboration franco-annamite,

Pl. CLVI. — Devant le tombeau du Prince Tuy-Lý. La Stèle
(photo Lê-Đức-Trạm)

par A. LABORDE

Administrateur des Services civils de l'Indochine.

La situation géographique de la province du Phu-Yên est certainement une des plus privilégiées de l'Indochine : le littoral présente des découpures extrêmement pittoresques formant les trois jolies baies de Cù-Mông, de Xuân-Day et de Vũng-Rò. Celle de Cù-Mông, agrémentée d'un petit îlot historique est fréquentée par les grandes jonques et les vapeurs venant s'approvisionner aux salines ; celle de Sông-Càn-Xuân Day abritait autrefois des bateaux d'assez fort tonnage à l'époque où le ravitaillement de la province ne pouvait se faire par voie de terre. Elle a reçu récemment les visites prolongées de la petite escadre de la Mission hydrographique et, si j'insiste particulièrement sur ce dernier point, c'est simplement pour rappeler aujourd'hui ce que disait déjà en 1890 l'un des premiers Résidents de la province « que la rade de Sông-Cầu était une des plus belles du monde entier et que 100 vaisseaux à l'ancre y entraient ». Il ajoutait « qu'elle devrait être adoptée comme le port principal de l'Annam central ». Sans doute, ce Résident a-t-il un peu exagéré, mais ne faut-il pas tout de même reconnaître que cette grande baie dont les fonds varient de cinq a quinze mètres, pourrait offrir aux bateaux un port aussi sûr et peut-être plus commode que celui de Qui-nhơn dont l'accès devient, dit-on, de plus en plus difficile. Il me paraît certain en tout cas que si, dès le début de notre installation, la route coloniale et les routes locales avaient été praticables comme elles le sont aujourd'hui, le port de Sông-Cầu aurait été préféré à celui de

Au pied même de cette colline, sur le versant Sud, se lit encore une belle inscription rupestre déjà traduite par l'Ecole Française ; c'est une invocation de Roi Bhadravarman Ier qui vivait au IVe siècle de notre ère : « Hommage au Dieu : Par la faveur des pieds du Seigneur Rhadreçvara, je te rendrai agréable à Agni. Tant que dureront le soleil et la lune, il (Agni) sauvera les fils et petits-fils du grand roi de la loi Çri-Bhadravarman. Que par la faveur de la Terre, le sacrifice réussisse ! (1).

Toujours dans la vallée du Sông Darang, qui s'appelle Sông Bà dans la haute région, nous trouvons encore le passage des Chams, cette fois-ci en plein pays Moi, à la hauteur de Cheo-Reo (aujourd'hui dépendant de Kontum) ; la tour qui a été trouvée en ce point présente ceci de particulièrement intéressant qu'il y a des débris de statues en grès vernissé polychrome (B. E. F. E. O. – Tome II. N° I année 1902). —En différents autres endroits de la province et dont les noms eux-mêmes rappellent une origine « respectable » comme à Câm-Sơn, Câm-Thạch par exemple, on a trouvé des traces d'inscriptions ou des débris de statues ; quelques fragments ont été apportés dans le parc de la Résidence. L'un d'eux d'une forme tout à fait particulière, est en pierre rouge, et me paraît être une stèle funéraire. Une belle statue presque intacte représente un Çiva d'une forme assez rare. Elle doit provenir de Phước-Thịnh. Cette statue, depuis a été transportée au Musée de Tourane (1926).

Il subsiste une autre trace assez curieuse du passage des Chams. Au pied de quelques grands arbres, et souvent même dans les jardins des maisons on voit des inscriptions en caractères qui s'adressent « aux premiers propriétaires du sol » (les Chams), l'habitant actuel s'excuse auprès de ces ancêtres d'avoir occupé leur sol. Tous les douze ans, ces inscriptions sont renouvelées ; il semble que l'on sollicite un renouvellement de bail. Sur ces stèles de bois on invite également les démons des maladies et des mauvais sorts à s'écarter et ces derniers, effrayés, s'empressent, dit-on, d'obéir.

ÉPOQUE CONTEMPORAINE. - Plus tard, dans l'époque contemporaine viennent se placer chronologiquement les faits d'histoire suivants :

Vers 1789, les troupes de Gia-Long (alors simplement prince Nguyễn-Anh) séjournèrent dans la baie de Cù-Mông sur le petit

(1) Cette inscription a été relevée par Aymonnier en 1893. (Traduction de BERGAIGNE. Voir L. FINOT : *Notes d'Epigraphies indochinoise* B. E. F. E. *O.* — T. 11 p. *186.* Note du Rédacteur).

îlot au milieu de cette baie. Elles s'étaient installées là pour coopérer au siège de Qui-Nhơn alors occupé par les Tây-Sơn. Le siège dura longtemps et pendant huit ans les 300 hommes de Gia-Long occupèrent ce petit îlot où beaucoup moururent. Gia-Long, en l'honneur des soldats morts pour sa cause, y fit élever un temple particulier sur lequel je donnerai plus loin d'amples détails. Le petit sentier qui part de la Route Mandarine (km. 444) et qui a nom de Đèo Vận-Lương (col du ravitaillement), indique que passaient par là les convois destinés aux troupes ; en outre, à l'entrée de la baie de Cù-Mông, un petit rocher porte le nom significatif de Nhà-Đồ (Magasin Matériel).

En 1885, époque qui intéresse déjé le temps de notre occupation, le Phú-Yèn subit une révolte générale pour l'Annam, « Révolte des Lettré », organisée par les partisans du Roi Hàm-Nghi alors en fuite. Sous la poussée de meneurs venus du Bình-Định, la population fit une guerre sans merci à tous ceux qui, sous une forme quelconque, avaient eu des relations sympathiques avec les éléments français. C'est ainsi que tous les indigènes catholiques (6.000 environ) furent massacrés, en commençant par les deux missionnaires qui étaient parmi eux à ce moment : le R. P. Chatelet et le R. P. Iribarne. Le tombeau du premier est édifié à Cây-Gia (chrétienté de Tra-Khé) ; on n'a jamais retrouvé le corps du Père Iribarne assassiné sur le territoire du village de Phu-Diên au lieu dit Quán-Cau où passe actuellement la Route Mandarine.

En 1887, le Phú-Yèn dut également obéir à une tentative de révolution venue de Qui-Nhơn et dirigée par un nommé Mai-Xuân-Thương qui se disait descendant direct des Tây-Sơn, les révolutionnaires de 1790. Vraisemblablement, il était poussé par les partisans de Hàm-Nghi, le roi déchu. Il était discrètement aidé dans sa révolte par des Chinois qui, sans aucun scrupule, fournissaient des armes aux rebelles. Toutes les provinces du Sud du Bình-Thuận au Bình-Định, s'étaient soulevées. Le Résident Général de l'Annam et la Cour de Hué elle-même, demandèrent aux forces françaises de Cochinchine d'intervenir. Ce fut, si je ne me trompe, le Colonel Dumas qui fut chargé de la pacification du Phú-Yèn, mais il n'y put réussir par ses propres moyens et l'on dut avoir recours à une sorte de colonne de police à la tête de laquelle on plaça le mandarin cochinchinois Trần-bá-Lộc dévoué à la cause française et déjà justement réputé par de nombreux faits d'armes. Trần-bá-Lộc pacifia d'abord, en trois mois, le Bình-Thuận et le Khánh-Hoà, mais hanté par l'idée d'aliéner toutes les provinces du Sud au profit de la Cochinchine

française, idée qui lui était, dit-on, tout à fait particulière, il fit preuve d'une telle activité que dès le mois d'Avril 1887 (il avait commencé en Février de la même année) toute la révolution était réprimée et que M. Tirant, le Résident du Binh-Định, dans un discours solennel, donnait le pardon à 1.800 rebelles. Le Chef de la Révolution Mai-Xuân-Thương put être arrêté par Trần-Bá-Lộc (1) au mois de Mai suivant, il fut exécuté avec son lieutenant le 7 Juin 1887.

C'est probablement de cette époque troublée, à moins que cela ne remonte à la menace des Tày-Son, que date l'enfouissement de certains objets de pagode qui ont été retrouvés plus tard ; c'est ainsi qu'en 1926 on a trouvé près de Tuy-Hoà, une statue bouddique, un Hộ-Pháp, dont la facture et la patine sont de toute beauté ; je ne m'explique guère cependant pourquoi cette pièce a été trouvée enfouie dans le sable, sur le bord de la mer et loin de toute pagode ; c'est une statue d'environ 60 kg. à cire perdue mesurant 0 m.66 de hauteur, dont les détails sont d'une finesse remarquable et qui tiendra bonne place au Musée Khải-Định de Hué auquel je me propose d'en faire don (2). Il y aurait également dans le Tuy-An, près de la pagode de Cổ-Làm, une énorme cloche qui aurait été autrefois jetée au fond de la rivière et que plusieurs mandarins provinciaux (lorsqu'ils étaient à Tuy-An, auraient déjà tenté de retirer avec l'aide d'éléphants.

C'est en cette même année 1887 que fut préparée l'installation des autorités françaises dans la province de Phú-Yên tel que cela avait été prévu trois ans plus tôt par le traité du 6 Juin 1884 réglant les raqqorts de la France avec l'Annam qui ne fut applicable qu'à partir du 2 Mars 1886. D'aprés ce traité, la baie de Xuân-Day était, en même temps que le port de Tourane, ouverte au commerce international, et un Vice-Résident, une Douane et un poste militaire franco-annamite pouvaient désormais y être installés. C'est à la fin de 1887 que la province entre effectivement sous le régime du Protectorat, bien en avance en cela sur les provinces de Nha-Trang

(1) Trần-Bá-Lộc, né en 1839, à My-Tho (Cochinchine), catholique, débuta comme milicien, rendit des services à la cause française et fut nommé huyèn (1865), médaillé militaire par Napoléon III. Plus tard fut nommé Tổng-Đốc de Cai-Bê titre que lui contesta la Cour de Hué — Décédé en 1899.

Il est connu dans l'histoire du Sud sous l'appellation de Đốc-Phủ-Lộc.

(2) La pièce est entrée au Musée Khải-Định par les soins de M. Laborde. (Note du Rédacteur).

et de Phan-Thiêt qui ne furent ouvertes qu'en 1889. Le port de Thi-Nai (Qui-Nhon) était, lui, déjà ouvert au commerce depuis le 31 Août 1874 et possédait un consul français depuis 1878.

Les premiers administrateurs appelés à diriger la province furent le Résident de 2e classe Tirant, et en Janvier 1888, le Vice-Résident Groleau qui devait finir sa carrière comme Résident Supérieur en Annam. Avec ce dernier vivaient à ce moment là à Vũng-làm, premier siège de la Résidence, le Chancelier Albéric de Belverand de la Loyère et le Directeur de la Douane Ch. Poulin. Un détachement du 4e Bataillon des chasseurs commandé par le Lieuteuant Pougin de Maisonneuve occupait un petit fortin sur le mamelon qui domine la rade, et avait installé ses casernes à l'emplacement où se trouve aujourd'hui la pagode chinoise : on y trouve encore deux vieux canons de fonte (1). A vrai dire, ces canons provenaient du petit fortin dont je viens de parler, qui avait été construit, longtemps avant par les Annamites pour se défendre, dit-on, contre les Tàu-ô, pirates chinois, qui tentaient de pénétrer dans la baie de

aux Missionnaires de la Sacrée Congrégation. Ces derniers disposaient dans le district septentrional de l'oratoire de Phong-Lua, à côté de l'église de Chợ-Mới administrée par les Missions de France, il avait été construit en 1736 par le P. Joseph Martiali. La recension des Eglises de la Cochinchine, dressée par Mgr Bennétat, à l'époque, portait pour le Phú-Yên dix oratoires et six églises.

En 1842, deux Missionnaires français ont été signalés dans le Phủ-yèn : il s'agit des RR. PP. Miche et Declos qui traversèrent la province pour rejoindre la Mission catholique déjà installée chez les sauvages Banhars. Depuis, la Mission dans le Phú-Yèn s'est particulièrement affirmée à Mang-Lang (près du phu de Tuy-An) où le P. Lacassagne a bâti une magnifique église et a fondé un orphelinat dans lequel deux religieuses indigènes s'occupent d'une vingtaine d'orphelins.

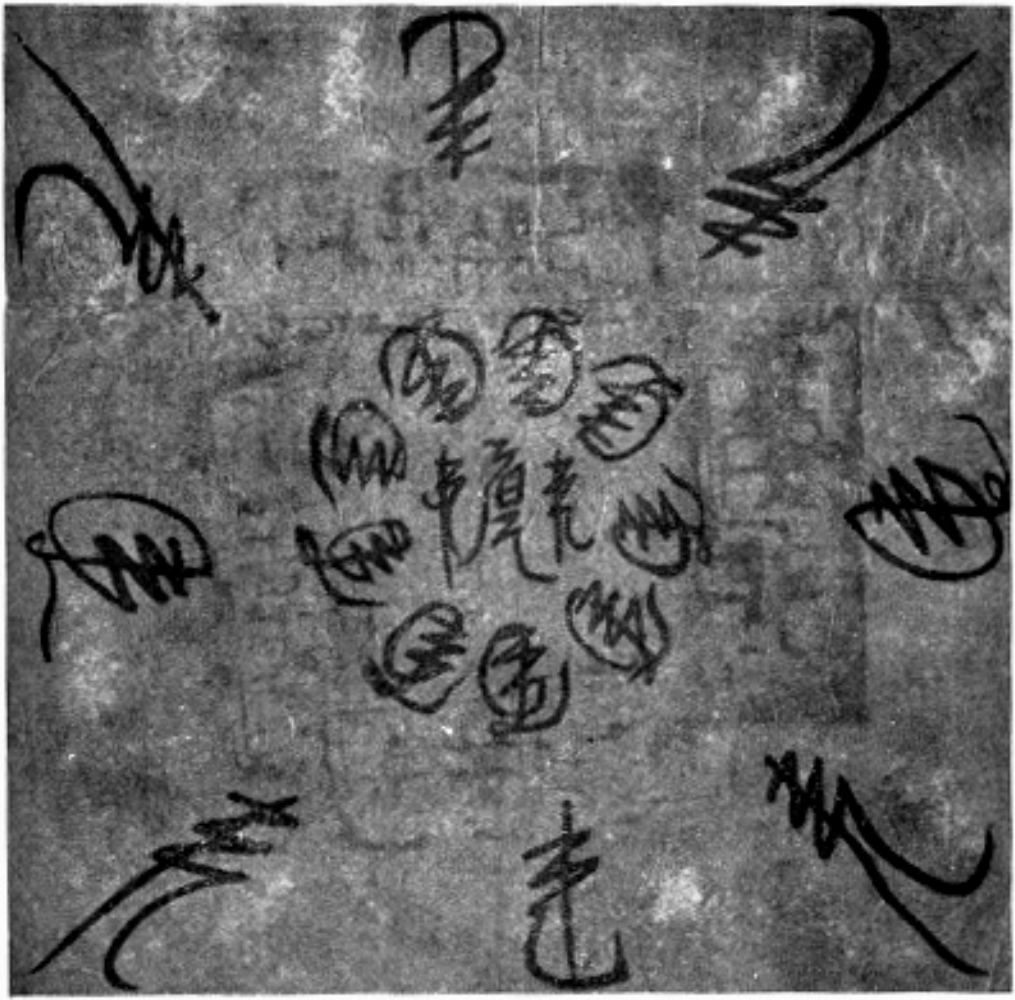
En 1890, considérant, dit la décision, qu'un seul Résident pouvait suffire à la surveillance politique du Bình-Định ; et du Phú-Yèn, et étant donné d'ailleurs que dans l'organisation administrative indigène, ces deux provinces ne constituaient qu'une seule unité; on décida la suppression de la Résidence du Phú-Yên dont M. Eudel était à ce moment là titulaire et qui fut nommé, par la même décision, Résident de Qui-Nhơn.

A noter ici que cette organisation administrative du Phú-Yèn datait de 1802, époque où Gia-Long la classa comme province de second ordre sous la tutelle du Bình-Định c'est ce qui explique pourquoi on désigne souvent les deux provinces par le nom de Bình-Phú (Bình et Phú réunis). Alors, le siège des Mandarins provinciaux était à Tuy-An où l'on trouve encore à peu près intacte la vieille citadelle. Elle fut abandonnée une première fois en 1888 lorsque les Mandarins durent aller habiter à Vủng-Làm auprès des Autorités françaises nouvellement installées ; mais Vủng-Lầm ayant été délaissé presque aussitôt pour Sông-Cầu, les Mandarins réintégrèrent Tuy-An où ils restèrent jusqu'en 1899 (11e année de Thành-Thái), époque à laquelle le centre administratif indigène fut construit avec toutes les dépendances à Sông-Cầu, non loin du Résident.

Comme étendue, la province prit plus tard beaucoup plus d'importance puisque son territoire alla jusqu'aux frontières du Laos et jusqu'à M'Drack dont la région Moï était administrée par la Délégation de Cung-Sơn créée en 1900. En 1904, le territoire du Phú-Yên fut, de ce côté là, fractionné ; pour des raisons logiques, d'ordre ettruique on créa de nouvelles Délégations à M'drack et à Cheoreo qui dépendirent du Darlac et du Kontum.

Après M. Eudel, la province resta quelques années simple Délégation dépendante de Qui-Nhơn ; on ne tarda pas à s'apercevoir cependant qu'il lui fallait absolument une administration tout à fait autonome et, en 1899, on la rétablit dans sa qualité de province Si, à diverses reprises, elle a dû reprendre la modeste situation de Délégation, ce n'a été que d'une façon tout à fait temporaire et en raison surtout de pénurie passagère de personnel. Depuis, elle a repris ses droits entiers et c'est très logiquement qu'elle devra les conserver définitivement, car, de par ses frontières naturelles (col de Cù-Mông et col de Varella) aussi bien qu'en raison du caractère différent des habitants, la province ne peut être administrée absolument de la même façon que celle du Bình-Định. Au Bình-Định, les habitants ont toujours eu, par atavisme, des idées beaucoup plus avancées que ceux du Phú-Yên où, sauf de rares exceptions, les esprits n'ont jamais été naturellement portés vers les questions politiques ; il y a dans le Phú-Yên plus de paysans et de petits propriétaires fonciers que de lettrés, et c'est pourquoi les gens sont beaucoup plus préoccupés de leur propre petit avenir local, que des menées politiques qu'ils ne sont pas du tout préparés à comprendre. Si le Phú-Yên a eu, lui aussi, ses moments de troubles, il n'a été là à mon avis, que simple comparse, poussé par des meneurs étrangers qui l'ont entraîné dans des soulèvements de peu d'importance dont il se serait cependant bien passés.

Après l'installation des Français à Vũng-Lâm, la province resta en bonne tranquillité pendant douze ans et ce n'est qu'en 1900 qu'elle fut à nouveau quelque peu troublée par un exalté nommé Lê-Vỏ-Trú que les Français, ne retenant seulement que la phonétique du nom, avaient plaisamment surnommé « Le Vieux Trou ». C'était un bonze, ou faux bonze, qui avait réussi comme sorcier à se tailler une petite réputation. Il essaya d'en abuser et, un beau matin, on vit flotter en divers endroits ou pendues aux poteaux télégraphiques, des banières rouges qui annonçaient l'arrivée d'un « mandarin militaire remarquable que la Cour de Hué chargeait de combattre les Français avec acharnement ». Le « mandarin remarquable », c'était lui ; il s'était installé dans la région du haut Đông-Xuân sur la frontière du Phú-Yên et du Bình-Định, distribuant aux habitants de petits écrits carrés dont les caractères étaient de forme mystérieuse, délivrant des brevets et annonçant de prochains changements politiques. Il avait, en outre, par ses supercheries, gagné facilement la naiveté des Moïs dont il s'était constitué une petite armée de 200 hommes environ. Elle était campée au lieu dit Ba-Meo à un jour de marche du village de Phú-Giang.



Pl. CLIX. — Amulettes de Võ-Trụ.

Tru avait même réussi à se faire appeler « Roi des Moïs ». Pour la circonstance, il avait fait confectionner des uniformes bariolés et, pour lui, il s'était attribué un superbe chapeau orné de cinq dragons et un énorme cachet en cuivre.

Cet individu devenait dangereux. Le Résident du Phú-Yên, qui le surveillait depuis plusieurs mois déjà, décida de le faire traquer par la Garde Indigène. L'opération ne fut pas facile et elle faillit finir tragiquement puisque le bonze, à la tête de ses Moïs et de 500 Annamites, arrivant par la route de La-Hai et la route Mandarine, réussit à approcher de très près le chef-lieu. La bande ne fut arrêtée qu'à un kilomètre de Sông Cầu par quelques miliciens qui eurent tôt fait heureusement de la mettre en fuite. Il faut signaler ici que l'Inspecteur de la Garde Indigène avec la plus grande partie de ses hommes était parti depuis la veille du côté de Cung-Sơn où il croyait trouver la bande Võ-Trú; il n'y avait plus au chef-lieu que cinquante hommes à peine à la tête desquels se mit vaillamment le Résident.

L'attaque de Võ-Trú eut lieu dans la nuit du 14 au 15 Mai 1900. Fort heureusement le Résident en avait été prévenu quelques heures avant par un émissaire fidèle et c'est ce qui explique qu'il put se porter au devant des assaillants avant que ceux-ci puissent mettre leur sinistre projet en exécution. Douze d'entre eux devaient se détacher, arriver en sampan à la hauteur de la Résidence, tuer le Chef de province et sa femme, tuer l'Inspecteur et s'emparer du casernement.

Devant cette audacieuse tentative d'attaque, on résolut d'entreprendre contre la bande une petite expédition à laquelle coopérèrent des Gardes Indigènes envoyés de Quảng-Bình, de Quảng-Trị et de Thừa-Thiên, et dont les frais devaient être supportés par les villages complices de Võ-Trú.

L'expédition se termina rapidement par la capture, le 31 Mai suivant, du faux bonze. Dès le 6 Juin, Võ-Trú et deux de ses principaux lieutenants étaient décapités à Sông Cầu même et, selon les exigences de la loi annamite qui les avait condamnés, leurs têtes furent exposées plusieurs jours en place publique. Les villages dont la complicité fut prouvée, durent supporter « l'impôt de guerre » (20.000 ligatures) dont le montant fut employé dans sa plus grande partie à l'établissement de la ligne télégraphique de Cung-Sơn et à la construction du marché de Sông Cầu.

HAUTE RÉGION

La haute région du **Phú-Yèn,** c'est-à-dire la région habitée par les Moïs, s'étendait autrefois jusqu'à la frontière même du Laos; elle comprenait donc les habitants sauvages du groupe des Djarais dont la soumission avait été opérée vers 1560 par les premiers Annamites vainqueurs des Chams. A cette date là, on trouve trace, en effet, dans les Annales annamites de la soumission à la Cour de Hué, du sadète du Feu (Hỏa-Xa) et du sadète de 1'Eau (Thủy-Xa), lesquels devaient payer tribut. La province du Phú-Yèn était chargée de recouvrer ce tribut triennal.

D'après H. Maitre, ce seraient des sous-tribus de Djarais qui peupleraient la vallée du haut Sông Bà qui nous intéresse ici. Elles parlent, dit-il, un dialecte mi-djarai mi-rhadé, et se dénomment : les Krungs dans la région de Cheo-Reo (qui dépendait alors du Phú-Yèn) les Churs au Sud-Est des Krungs, les Mdurs dans la vallée du bas Sông Bà, les Blaos dans la région de M'Drack et du Sông Hinh.

Pour ces derniers, je crois, pour ma part, que Maitre fait erreur, car les Moïs de la région qui vivent à la frontière du phú-Yên s'appellent communément aujourd'hui Moïs Dé, ce qui signifie, à mon avis, qu'ils ne font pas partie du groupe Djarai, mais bien du groupe Rhadé. Les peuplades Moïs qui font actuellement partie du Phú-Yèn et qui ne sont que des rameaux de toutes celles dont nous venons de parler, sont également divisées en trois tribus les Phò-Mã, les Ha-Duy et les Kha-Ho, ces derniers habitants le Huyện de Sơn-Hoà.

Nous ne donnerons pas ici des détails sur ces peuplades mi-sauvages dont les moeurs primitives ont été écrites en grand nombre d'ouvrages ; je retiendrai simplement l'observation faite par Odendhal, que la langue Djarai semble être du Cham presque pur. A-t-il voulu dire par là ce que moi-même j'ai longtemps supposé (l), que les Moïs de toute la Chaîne Annamitique ne seraient autres que les descendants des Chams autrefois réfugiés dans la montagne et qui seraient singulièrement dégénérés ? A-t-il voulu dire simplement que du temps de la domination des Chams, ces derniers étaient en relations constantes avec les Mois et leur avaient peu à peu imposé

(l) Voir Monogaphie de la province de Quảng-Trị

leur langue ? Il me paraît assez logique d'admettre de préférence cette dernière hypothèse, mais je laisse aux ethnographes le soin de conclure (1).

Je parlerai davantage tout à l'heure de l'Administrateur Odendhal que j'ai cité plus haut. Il me faut d'abord dire quelques mots sur l'histoire contemporaine de cette région Moï. Vers 1850, nous y voyons circuler un Français, le R. P. Lacroix, qui essaye d'y installer une chrétienté. Vers 1889, nous entendons parler d'un pirate Moï connu sous le nom de Mê-Sao qui faisait des razzia et des enlèvements d'individus sur le territoire annamite et se servaient en outre de louches intermédiaires pour obtenir des autorités mandarinales de fortes rançons en nature. Ces intermédiaires n'étaient autres que les précurseurs des Thươc-Lại ou Cát-Lại actuels que l'Administration indigène a dû nécessairement conserver pour entretenir ses relations avec la région Moï. Ceux d'aujourd'hui n'ont d'ailleurs pas meilleure réputation que leurs devanciers : ils abusent toujours sans vergogne de la naïveté des montagnards avec des échanges par trop avantageux. Leurs exactions répétées n'ont pas été étrangères très certainement au soulèvement de certaines tribus qui survint par la suite.

Vers 1893, l'Administrateur Odendhal, ancien officier, alors Inspecteur de la Garde Indigène fit une exploration scientifique, non pas dans l'hinterland du Phú-Yên, mais un peu plus au Nord, dans la région du Kontum. Il avait eu là l'occasion de voir de près toutes ces peuplades sauvages au milieu desquelles il était passé, non pas sans difficultés certes, puisqu'il avait dû se défendre une fois à coups de fusils, mais desquelles somme toute, il avait gardé sinon bon souvenir du moins le désir d'y retourner pour terminer ses observations ethnographiques. J'ai sous les yeux son journal de route rédigé en février 1914 ; je ne sais s'il a été publié, mais j'y ai lu des choses tout à fait inédites pour moi sur le caractère des Moïs qu'il a visités (2). Je parle de cette exploration parce que, dix ans plus tard, Odendhal devait en entreprendre une autre dans laquelle, cette fois, il laissa la vie. En mars 1924, en effet, l'Administrateur Odendhal chargé par le Gouvernement d'une mission au Laos, passait par le Phú-Yên et se mettait en route par Cung-Sơn et Cheo-Reo ; le

(1) A ce propos, je signale l'opinion du professeur Kern.

(2) Il dit entre autres que les Moïs usaient du lasso pour capturer des Annamites.

Garde principal Chef de poste qui craignait que la région. Moï fut à ce moment là en effervescence du fait de la colonne Vincillioni, qui, plus au Nord, dans le Bình-Định, avait dû marcher contre des peuplades sauvages pillardes de villages annamites, voulut donner une escorte à Odendhal, mais celui-ci refusa.

Comme le Garde principal en paraissait ennuyé, Odendhal se crut obligé de décharger la responsabilité de ce fonctionnaire en lui délivrant uu papier ainsi conçu : « je soussigné, Administrateur en « mission au Laos, déclare refuser l'escorte qui lui a été offerte par le « Garde principal Stenger pour aller chez les sadètes. — Paleo Chu, « 25 Mars 1904, Odendhal ». Le véritable motif de ce refus n'était autre de la part d'Odendhal que le souci d'éviter que la présence d'hommes armés ne donnât aux Moïs, méfiants par nature, des appréhensions qui pouvaient être justifiées par l'attitude agressive qu'on avait dû prendre prendre précédemment vis-à-vis d'eux. C'est également à cette préoccupation qu'obéit encore Odendhal en se présentant plus tard, seul et sans armes, chez le Hỏa-Xá (le Roi du Feu, (1) nommé Euil-At dont il voulait tenter la soumission. Le « Roi » offrit à l'Administrateur l'alcool, la moitié du poulet consacré qui, chez les Moïs, constituaient, avec l'échange des bracelets, le gage de tout pacte. Odendhal eut le tort, croit-on, prétextant le mauvais état de sa santé, de ne pas accepter la coupe et les aliments et de les passer à son interprète ; cela mécontenta probablement l'entourage du Roi. D'autres petites maladresses qui étonnent beaucoup de la part de cet Administrateur déjà vieil explorateur expérimenté, semblent avoir été commises, et l'une d'entre elles joua vraisemblablement le rôle le plus important dans l'horrible suite qui devait survenir. — Odendhal, se laissant emporter par sa curiosité d'archéologue, demanda au sadète de lui montrer un fétiche fameux dont il avait entendu parler, un sabre,auquel la légende prête un pouvoir surnaturel ; son insistance put fâcheusement impressionner les notables Moïs, déjà mis en méfiance, d'autant plus qu'Odendhal venait d'envoyer une lettre au Résident du Phú-Yên et que les Moïs avaient pu se figurer que cette lettre demandait justement des troupes pour venir s'emparer de leur sabre sacré. La légende raconte que ce sabre avait été confié aux Djarais par les Chams lorsque ces derniers furent chassés du littoral par les Annamites.

(1) Hỏa-Xá que l'on traduit un peu librement Roi du Feu – Comme ces petits chefs sont appelés en laotien, sadètes qui signifie, paraît-il, Rois, on a également traduit en français par le mot Roi.

On ne sait pourquoi ce talisman fut longtemps convoité par les bonzes du Cambodge et du Laos ; la Cour de Phom-Penh envoya vainement pendant longtemps des embassadeurs chargés de cadeaux, et on dit même que des bonzes laotiens payèrent de leur vie les entreprises auxquelles ils se livrèrent pour s'emparer du fétiche. C'est ce qui expliquerait la crainte des notables Djarais en voyant Odendhal leur poser des questions sur cet objet sacré qu'il voulait, pensaient-ils, leur ravir. Quoiqu'il en soit, et étant donné l'échange solennel des bracelets, Odendhal considérait déjà le sadète comme soumis, puisque dès le 31 Mars, il rédigeait un télégramme au Résident Supérieur de Huê pour lui en annoncer la nouvelle et lui en donner les conditions, et c'est pourquoi l'on s'étonne que revenant sept jours après avec les cadeaux promis, et alors que Odendhal était déjà entré dans la case où il devait revoir le Hỏa-Xá, il fut subitement assailli, ligoté, assommé à coup de bûches et criblé de coups de lance; il en fut de même des trois Annamites qui l'accompagnaient ; les corps furent ensuite brûlés hors du village. Ceci se passait le jeudi 7 Avril 1904. Le Garde Principal de Cheo-Reo, prévenu par un domestique laotien qui avait pu échapper au massacre, n'arriva que pour constater la triste réalité. Le 7 Mai, quelques ossements de l'infortuné explorateur furent retrouvés et transportés à SôngCầu où, le 15 Mai, ils furent solennellement inhumés. Deux ans plus tard (11 Mai 1906) de nouveaux ossements retrouvés sur le lieu de l'assassinat furent ajoutés à ceux du tombeau. On doit signaler ici que, si les restes d'Odendhal sont ensevelis dans le cimetière de Sòng Cầu, il existe en outre à Phan-Rang un monument commémoratif de « Prosper Odendhal » élevé par les soins de l'Ecole Française d'Extrême-Orient dont il était membre attaché. L'Ecole Française a voulu placer le souvenir d'Odendhal, mort au service de la science, auprès des monuments Chams qu'il avait particulièrement étudiés et dans la province où le défunt avait été Résident quelques années auparavant.

Après cet assassinat on envoya des colonnes de police à la poursuite des meurtriers et pour le châtiment des peuplades coupables. D'abord la colonne de l'Inspecteur Vincillioni, puis, en 1905, la colonne du Haut Phú-Yên de l'Inspecteur Renard recherchèrent le Hỏa-Xá, principal auteur de l'assassinat. On l'appelait alors de Patao Pui, du nom du village où il habitait (1). Pour faciliter la tâche, le

(1) *Patau apuei* en cham équivaut à « roi du feu » le village pouvait tenir le nom de son hôte. (Note du Réd.)

Gouvernement réorganisa d'une façon plus logique l'Administration de cette région éloignée en la rattachant à l'Annam. Les provinces du Darlac et de Plei-Kou-Dor (Kon-Tum) furent créées, et la haute région du Phú-Yên eut des postes de Garde Indigène à Patao Pui et à Ban Tur ; à Cheoreo on plaça un Délégué administratif (arrêté du 12 Juin 1907). Entre temps les assassins étaient retrouvés grâce à l'activité du nouveau Résident de Plei-Kou-Dor qui avait été chargé de poursuivre l'enquête.

Pl. CLX. — Miếu -Công -Thần — Temple dédié aux soldats de Gia -Long.

TEMPLES ET PAGODES

La province n'est pas riche en monuments religieux; elle n'en possède aucun de remarquable, ni comme bâtiment par ses constructions ni par ses objets de culte. Nous ne nous occupons donc que des souvenirs qui y sont évoqués.

TEMPLES DES SOLDATS DE GIA-LONG. — Le temple le plus réputé est le Miếu-Công-Thần, élevé à la mémoire des « Sujets Méritants ». J'en ai parlé à l'occasion des évènements historiques qui l'ont illustré au moment où Gia-Long luttait contre les Tây-Sơn. L'Empereur d'Annam avait décidé que les valeureux soldats qui, l'ayant aidé à reconquérir son trône, avaient été tués pendant le siège, seraient enterrés autour de ce Temple. Il décida en outre que tous les soldats ayant pris part au combat auraient, à leur mort, une place réservée dans ce cimetière d'honneur ; c'est ainsi en effet que beaucoup d'entre eux morts plus tard, et sur d'autres parts, eurent leurs corps transférés là et ensevelis près de leurs camarades, sous des tombes d'un modèle uniforme.

Leurs noms religieusement recueillis sur des tablettes y sont déposés sur les autels, et tous les ans, solennellement, les mandarins se réunissent pour évoquer, noms par noms, ces modestes héros de l'épopée de Gia-Long. La superstition locale attribue à ce temple une puissance surnaturelle ; les ombres des morts, dit-on, reparaissent toutes les nuits et portent malheur à ceux qui osent y pénétrer si leur conscience n'est pas absolument pure. La malice populaire ajoute que les mandarins qui doivent tous les ans y officier à 3 heures du matin, craignent particulièrement ces redoutables ombres et s'esquivent en hâte dès que la cérémonie est terminée. On cite même un certain maître de cérémonie (gia lễ) dont sans doute l'âme était chargée, qui se vit contraint par une main invisible à se mettre à genoux pendant qu'il commandait le rituel.

Je donne sur cette pagode quelques détails puisés aux Annales annamites elles-mêmes.

Dans la baie de Cù-Mông, dit-on, se trouve un petit îlot du nom de Bang-Na (plateau des eaux), vulgairement appelé Hò-Nân (mont des

lianes Nần) et dépendant du village de Vinh-Cưu, canton de Xuân-Binh, huyện de Đồng-Xuân. Ce petit îlot de 800 mètres de tour environ, émerge de 36 m. au-dessus du niveau de la mer qui l'environne. Il offre un aspect fort joli avec ses deux rochers qui le surmontent à chacune de ses extrémités et qui encadrent un petit plateau sur lequel est édifié le Miễu Công-Thần, la pagode élevée à la mémoire des Serviteurs Méritants. Cette maison de culte est appelée aussi Biểu-Trung (exemple de la Fidélité). D'après le « Quốc-Triều-Tiền-Biên-Chánh-Biên » (Annales de l'Annam antérieures et postérieures à Gia-Long) et d'après le « Đại-Nam-Nhứt-Thống-Chí », histoire rédigée par le Ministre Cao-Xuân-Dục, on peut résumer l'historique de la pagode Biểu-Trung de la façon suivante : En l'année Quí-Tị qui fut celle de la huitième année de Duệ-Tôn-Hiếu-Định, oncle paternel de Gia-Long, et la 34e année de Cảnh-Hưng, de la dynastie des Lê, les généraux Nguyễn-Nhạc et Nguyễn-Huệ, les deux chefs Tây-Sơn, s'emparent de la Citadelle de Qui-Nhơn (Citadelle de Bình-Định). Précisément, à cette époque les Généraux Hoàng-Ngũ-Phúc et Bùi-Thế-Đạc, au service des Seigneurs Trịnh (adversaires des Nguyễn), faisaient au Nord le siège de Phú-Xuân (Huê) qu'ils obligeaient à capituler.

C'est à peine si Nguyễn-Ánh, le futur Gia-Long, eut le temps de se sauver en jonque pour rejoindre la Cochinchine. Là, Nguyễn-Ánh s'occupa de chercher du secours et, dans ce but, il alla lui-même faire visite au Roi du Siam en même temps qu'il envoyait son fils Cảnh (1) en France afin que cette nation vint s'intéresser à son sort. On raconte que pendant les années qui suivirent, le futur Gia-Long, profitant de la bonne saison des vents soufflant du Sud, conduisait régulièrement ses troupes vers la baie de Xuân-Day et de Cù-Mông pour, peu à peu, y planter des pieux à Xóm-Các, construire des abris sur le Hòn-Nần et y préparer des campements dans le but d'attaquer, au moment opportun, les bandes des Tây-Sơn installées à Bình-Định. Le Trấn-Quan (chef de province) du Phú-Yên était chargé de les ravitailler en argent et en vivres et ce ravitaillement se faisait par le petit col que l'on rencontre sur le territoire du village de Trung-Luật, et qui porte encore le nom de Đèo Vận-Lương (col du ravitaillement). Aux périodes des 7e ou 8e mois, le vent soufflait vers le Sud ; Gia-Long reconduisit alors ses hommes à Gia-Định et

(1) Il s'agit du voyage que fit ce tout jeune prince accompagné de Mgr Pigneaux de Béhaine, évêque d'Adran.

c'est ainsi qu'il fit pendant plusieurs années. Il en est resté un dicton populaire « Vent du sud amène les armées du Seigneur Nguyễn avec la paix et l'abondance ».Ce qui sig nifie encore aujourd'hui que lorsque ce vent du Sud souffle longtemps le paysan peut espérer bonne récolte.

En l'été de l'année Kỷ-vị, 7e année de Cảnh-Thạnh des Tày-Sơn (1799), le futur Gia-Long ayant battu les Tày-Sơn et pris la citadelle de Bình-Định, y laissa le maréchal Võ-Tánh de son arrière-garde et un haut mandarin du Ministère des Rites, M. Ngô-Tùng-Châu, puis il regagna Khánh-Hoà (Nha-Trang). — Au printemps suivant les Tây-Sơn contr'attaquèrent ; leurs généraux Trần-Quang-Diệu et Nguyễn-Văn-Đồng assiégèrent la citadelle. A cette nouvelle, Cao-Hoàng —autre nom de Gia-Long — (1) partit à la hâte au secours de son armée, mais il reçut en cours de route une lettre confidentielle du maréchal Võ-Tánh lui conseillant de se porter de préférence à l'assaut de Phú-Xuân (Hué) et lui demandant de ne pas s'occuper de Bình-Định où lui, simple maréchal, pourrait au besoin se laisser mourir. Cao–Hoàng suivit ce conseil magnanime et prit les dispositions pour diriger en effet sa flotte vers le Nord ; toutefois le bruit en vint aux oreilles des Tày-Sơn qui s'empressèrent alors d'envoyer leurs bateaux de guerre barrer le passage à la flotte ennemie ; ils se heurtèrent en effet aux navires du maréchal Mai-Đức-Nghị qui, devant les forces supérieures des Tày-Sơn, dut battre en retraite et se réfugier dans la baie de Cù-Mông, sur l'îlot Hòn-Nẩn où héroïquement il hissa le pavillon de guerre. Les Tày-Sơn croyant avoir à faire à Cao-Hoàng lui-même, réunirent là leurs armées et tirent le siège de Cu Mông ; ils y trouvèrent une résistance acharnée ; privés de vivres, les soldats de Mai-Đức-Nghị y luttèrent jusqu'à la mort, mais grâce à leur sacrifice sublime, leur Seigneur, Cao-Hoàng, avait pu, pendant ce temps, avec le reste de sa flotte, continuer sa route et s'emparer de Hué. — C'est pour commémorer ce bel épisode et entretenir le culte de ses valeureux soldats, que Gia-Long, lorsqu'il fut enfin sur le trône, prescrivit par ordonnance du 27 du 7e mois de la première année de son règne, qu'une pagode serait élevée sur l'îlôt Hòn-Nẩn en l'honneur des officiers et soldats morts pour la Patrie. Cette ordonnance était ainsi conçue :

(1) Les Annales qui racontent les faits employent ici, par respect, le nom de C)ao-Hoàng qui est le nom posthume de Gia-Long.

« Il est ordonné au Lưu-Thủ (chef de province) le Marquis « de Tuần-Đức, au Cai-Bộ (conservateur des rôles), le Marquis « de Hoán-Văn et au Ký-Lục (secrétaire) le Marquis de Chiêu- « Quang, de prendre connaissance de la présente ordonnance.

« Pendant la guerre qui commença en l'année Canh-Thân (1860) « et dura trois longues années. Nos troupes glorieuses ont employé « toutes leurs forces à lutter contre les ennemis, à les battre et à « servir leur Roi. Il y en a qui sont morts sur le champ de bataille, «il y en a quicontracté de mortelles maladies, et tous ont été « d'une indéfectible ; ils sont à comparer à des Génies, et leurs mé- « rites, aussi brillants que le soleil et la lune, dureront autant que les « fleuves et les montagnes. Durant cette guerre. Nous n'avons pas « eu le temps hélas, de mettre en évidence leur fidélité mais au- « jourd'hui que les troupes sont revenues au rivage et que la paix « règne partout. Nous nous empressons, avant tout, de mettre en « relief les noms de ceux qui ont été vertueux et méritants. C'est « dans ce but que nous vous invitons, Messieurs, à chercher un « bon fonctionnaire, capable en la matière, et l'envoyer à la hâte de « Cù-Mông sur l'îlot Hòn-Nần, où, tout en employant les anciennes « fondations des abris provisoires autrefois installés, il y construira, « avec du très bon bois, une maison de culte de cinq travées avec « deux apprentis réunis par un couloir à un avant-corps ; s'il nýa pas « de tuiles, faites en prendre à Bình-Định afin que la couverture soit « très convenablement faite. En ce qui concerne les tables, les autels « et tous objets de culte, vous les ferez fabriquer selon les convenan- « ces. Quant à la place à donner à chaque tablettes, en attendra le « moment des cérémonies pour s'en occuper. Pendant que nos trou- « pes campaient au hameau appelé Các, elles ont abattu des coco- « tiers pour construire les remparts et ont ainsi porté préjudice à la « population locale ; il y a lieu, pour la dédommager, de choisir dans « ce hameau soixante habitants et de les constituer gardiens de la « nouvelle maison de culte ; au ca où les habitants de ce hameau ne « seraient pas en suffisance, on en choisirait dans les environs. Ils « seront exemptés de toutes charges, et ainsi, aussi bien les morts « que les vivants, y trouveront notre reconnaissance. Ceci est très « important et il y a lieu de s'en occuper immédiatement. En ce qui « concerne les tombes de nos soldats enterrés dans les environs, « il convient de les construire en briques pour leur éviter l'oubli et « afin que les âmes des défunts soient satisfaites.

« Respect à ceci ».

Une copie de cette ordonnance fut envoyée par le Quan-Trấn du Phú-Yên, aux gardiens de la maison de Culte le Miếu-Công-Thần de Hòn-Nần, pour exécution, et depuis, le village de Vĩnh-Cửu la conserve précieusement. Une autre ordonnance de la 2e année de Gia-Long autorisa le culte, dans cette pagode, de 526 « Génies » ; puis en la 6e année de Tự-Đức, le Ministère des Rites rédigea un rapport afin de disposer les tablettes de ces Génies selon un ordre de préséance :

5 sur l'autel principal du milieu ;
55 sur le premier autel de droite ;
55 sur le premier autel de gauche ;
58 sur le deuxième autel à droite ;
58 sur le deuxième autel à gauche ;
143 sur les autels latéraux à l'est ;
142 sur les autels latéraux à l'ouest,

soit 516 au lieu de 526, déduction faite de 10 qui auraient fait double emploi.

En la 5e année de Tự-Đức, une ordonnance royale fixa le nom définitif de la pagode en « Biểu-Trung-Từ et ordonna que le nom en fut inscrit en gros caractères sur un panneau au-dessus de la porte principale.

Pour honorer cette maison de culte, une cérémonie est faite tous les ans en grande pompe, par les Mandarins provinciaux, jusqu'à Thành-Thái, cette cérémonie avait lieu deux fois par an, au printemps et à l'automne et chaque fois, le Gouvernement annamite allouait 250 ligatures aux gardiens qui devaient acheter, suivant les rites, un bouc, trois bœufs, cinq porcs, des papiers de culte, des baguettes d'encens, des bougies, de l'alcool et des bananes. En outre, les Mandarins provinciaux donnaient cinq gia de riz gluant de la récolte faite par eux-mêmes dans le champ dit « Tịch-Điền » (1). Mais depuis le règne de Thành-Thái, la cérémonie n'a lieu qu'une seule fois par an, au printemps, et il n'est plus alloué pour cela qu'une somme de vingt-deux piastres que reçoit le lý-trưởng de Vĩnh-Cửu pour l'achat des offrandes. Le Chef indigène de la province représentant le Roi, en l'espèce le Tuần-Vủ, accompagné de son personnel et de ses parasols, se rend en solennité à la

(1) Tịch-Điền = Cérémonie en l'honneur du Génie de l'Agriculture.

pagode ; il s'y rend dès la veille et passe la nuit dans un petit pavillon adjacent, puis vêtu de son costume de cour, entouré de ses collaborateurs en costumes de rites, il prononce l'élégie suivante :

« Nous, Tuần-Vử du Phú-Yên, conformément à l'ordre du Roi, « offrons ces sacrifices aux Génies dont les noms et prénoms figu- « rent sur la liste conservée à la Citadelle.

« O Génies ! Vous avez obéi aux penchants naturels que vous a « donnés le Ciel et, avec grand dévouement vous avez servi le Roy- « aume, Votre héroïsme est gravé ici et, comme les montagnes et « les fleuves, il se disparaîtra jamais. Votre héroïme, quoique de « date encore récente, est déjà connu s'il datait de mille antiquités. « Votre réputation retentit au de-là de toutes les frontières et ne se « perdra pas malgré les siècles. A l'occasion de ce printemps, nous « Vous offrons ces sacrifices afin que Vos Ames dans l'autre monde « soient satisfaites et que leurs vertus exhalent encore leur parfum « et brillent pendant mille automnes ».

A l'occasion de ces cérémonies, les différents mandarins qui ont été appelés à officier ont rédigé en beaux caractères cadencés des « sentences parallèles » en l'honneur des âmes de ces héros. Voici la traduction de quelques unes qui sont pieusement inscrites sur les murs :

« Leurs mérites sont gravés dans le souvenir de l'Etat et des familles ;

« De leur vivant ils furent des héros, après leur mort ils sont des Génies »,

« Un coeur droit et fidèle vit toujours en accord avec le Ciel et la Terre ;

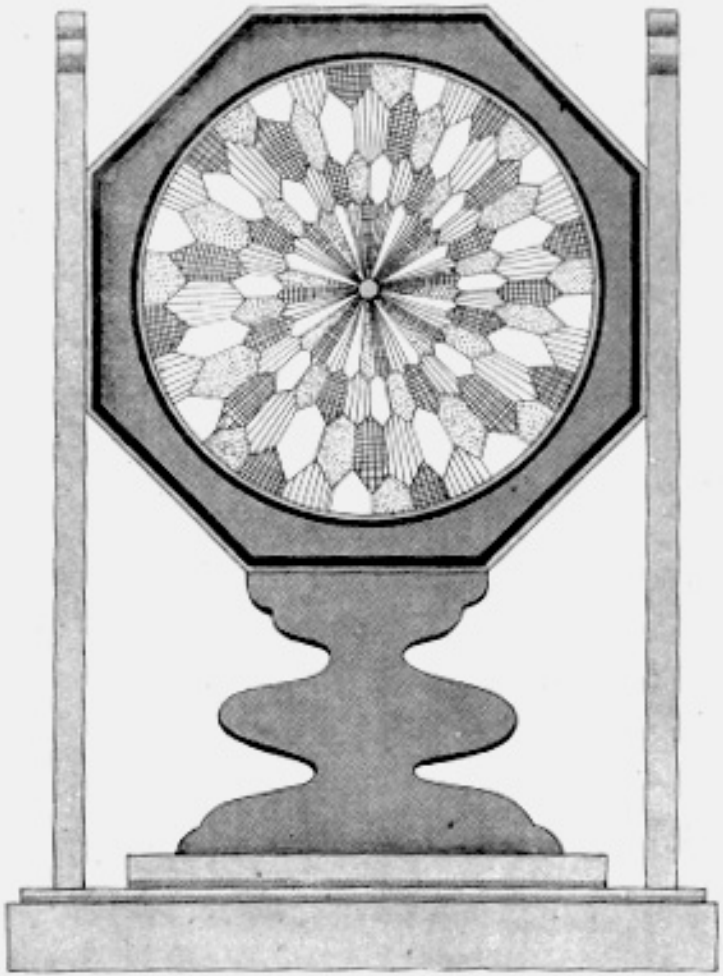
« Depuis des milliers d'années les amis dévoués sont comparés aux morts et aux montagnes ».

« Malgré les Vents, les Flots, les Peines,

« Depuis des milliers d'années le Ciel d'Annam honore ses héros ».

Chacun de ces panneaux porte latéralement le nom du mandarin qui en est le donateur.

PAGODE BOUDDIQUE DE TUY-HÒA — S'il faut en croire la légende, c'est du Phú-Yên que serait originaire celui qui fit entrer en Annam la religion bouddhique. Sous le règne de Lê-Thái-Tổ existait dans la province un nommé Lê-Thúc-Diển originaire du village de Bắc-Má (Ngân-Sơn actuel) du phủ de Tuy-An. Ayant appris que le bonze



BÁ ĐÀN. — Ecran aux 100 lampes.

C'est la Roue de la Bonne loi, l'emblême mystique de la doctrine enseignée par le Bouddha (Cakra)

Interprétation des détails :

	Jaune.
	Bleu.
	Vert.
	Rouge.

chinois Tử-Dung était à ce moment là à Nam-Định (Tonkin) pour y propager la religion bouddhique, il s'y rendit, se fit disciple de ce bonze et prit le nom bouddhique de Liễu-Quan. En l'année Ất-hợi (1455), Liễu-Quan revint en Annam, alla d'abord à Thừa-Thiên où il fonda la pagode de Thiên-Thai, puis trente-six ans plus tard, en 1491, vint au Phú-Yên, au village de An-Toàn (le phủ Tuy-Hoa actuel) où il éleva une pagode en l'honneur de nouveau culte; c'est la pagode dite Bữu-Tịnh qui se trouve actuellement près du Quan-phủ de Tuy-Hòa, laquelle, malgré sa très modeste apparence, a, comme on le voit, un passé célèbre qui remonte à bien près de 500 ans. Quelques années plus tard Liễu-Quan (1) rejoignit la pagode de Thiên-Thai, dans le Thừa-Thiên, où il mourut le 22e jour du 11e mois de l'année Canh-thân (1500). Comme dans presque toutes les bonzeries, une aquarelle donne le portrait, très fantaisiste naturellement, du bonze-fondateur. La pagode est desservie actuellement par un Hoà-Thượng (chef bonze) nommé Đam-Long-Nguyên qui, depuis vingt-cinq ans déjà, dit quotidiennement avec ses trois disciples les « Nam Mô A Di Đà Phật » rituels. A côté des divinités bouddhiques dont le principal représentant est le Thích-Ca enfant, une main montrant le Ciel, l'autre montrant la Terre, on retrouve dans cette pagode tous les attributs particuliers du bonze. J'y ai vu cependant un objet que je n'avais pas eu l'occasion de remarquer ailleurs, le Bá-Đăng dont je donne ci-contre une reproduction. Si j'en juge par les glaces à très nombreuses facettes de toutes couleurs dont cet écran est composé et par la signification elle-même de Bá-Đăng (100 lanternes), je dois en déduire que cet objet de culte a la mission de répandre en tous sous la clarté de la religion bouddhique (2).

Le TEMPLE DE LÊ-THÁNH-TÔN. (Miếu Đức Lê-Thánh-Tôn). - Sis au village de Long-Uyên, non loin de la citadelle de Tuy-An où étaient autrefois installés les Mandarins provinciaux. Comme son appellation l'indique, ce petit temple est dédié à la mémoire de l'Empereur Lê Thánh-Tôn. Il est excessivement rare que la mémoire des Empereurs soit célébrée en dehors de la Capitale du Royaume ou de leur village d'origine ; il y aurait donc lieu de s'étonner de rencontrer ce culte

(1) A propos du bonze Liễu-Quan voir : L. Sogny *Le premier annamite consacré supérieur de Bonzerie par les Nguyên,* Bull. A.V.H. 1928, n° 3, page 205 et suiv. (Note du Rédacteur).

(2) C'est le *Tchakra* hindou.

dans un tout petit village de l'intérieur. On en a l'explication quand on se rappelle que c'est Lê-Thánh-Tôn qui, vers 1475, chassa définitivement les Chams au delà du Varella ; ses troupes campèrent à ce moment là au dit village de Long-Uyên et on trouve en effet trace de ces faits dans le nom même du lieu-dit qui s'appelle Tâm-Lương (transfert de provisions). Ce temple qui ne fut réellement édifié que sous Gia-Long, est également dédié à mémoire de quelques Serviteurs Fidèles qui aidèrent le Royaume d'Annam dans la poursuite organisée contre les « sauvages », et tous les ans, ce sont les Mandarins provinciaux eux-mêmes qui doivent aller officier en l'honneur :

1° — de S. M. Royale Lê-Thánh-Tôn, le vainqueur des Chams de 1472 ;

2° — du Phò-Quận-Công Lương-Văn-Chánh qui continua l'oeuvre de Lê-Thánh-Tôn et colonisa le pays en 1578 ;

3° — du Lân-Diêu Quận-Công Châu-văn-Tiếp qui, en 1781 alors que les Tây-Sơn, usurpateurs, s'étaient emparé du pouvoir, organisa une armée de soldats Moïs et, par la haute région, alla jusqu'en Cochinchine rejoindre Nguyễn-Anh.

En réalité, cette cérémonie devrait se célébrer dans le Hội-Đồng officiel qui se trouve dans tout chef-lieu de province, mais en 1857, la population ayant bâti par souscription le petit temple particulier qu'on retrouve aujourd'hui, la Cour de Hué y autorisa les cérémonies.

PAGODE DE ĐÁ-TRẮNG. — C'est une bonzerie sise sur le mamelon qui domine le village de Cần-Lương, près de la Route Mandarine, non loin de la Douane de Xuân-Day. Elle doit surtout sa réputation particulière aux mangues excellentes que la région produisait et qui, tous les ans, faisaient l'objet d'une offrande spéciale à l'Empereur d'Annam. Sans doute, parce que le tribut de " mangues royales " paraissait trop lourd, les habitants n'ont pas persisté malheureusement dans la culture de leurs manguiers ; on n'en voit plus que quelques rares spécimens disséminés aux alentours. Mais il est exact que ces fruits ont un goût particulièrement fin et supérieur à celui des mangues de Qui-Nhơn cependant très réputées.

Par elle-même la pagode ne se distingue par rien de spécial ; elle est très vénérée dans la région, surtout en temps d'épidémie et depuis qu'un de ses bonzes, Diêu-Nghiêm, par un jeûne complet de sept jours, en 1796, a su préserver, assure-t-on, la population d'un

choléra menaçant son ancienneté n'est pas définie ; ce n'est qu'en 1787 qu'on trouve trace d'une restauration par un bonze qui, fuyant les troubles du Nord, vint s'y réfugier. La pagode reçut en 1797 le nom de Từ-Quan et conserva grande réputation ainsi qu'en témoignent les dons qu'elle reçut: une grosse cloche fondue en 1804 et une autre fondue tout récemment en 1915 sous le règne de Duy-Tân. En 1842, le Quan-An Nguyễn-văn-Lý y fit installer une stèle sur laquelle il fit graver une poésie à la louange du lieu et de sa pagode. Celle-ci fut encore honorée, en 1888, d'un panneau décerné par la Reine-Mère Từ-Dủ.

Miếu Bà. — Le temple de Thần-Thiên Y Ngọc-Phi (Princesse Céleste) d'où le nom ordinaire de Miếu-Bà (Pagodon de Madame) situé au col de Phú-Phê, dans un beau site sauvage, au milieu d'arbres séculaires, où passait autrefois l'ancienne Route Mandarine. La déesse qui y est vénérée avait une telle réputation de puissance qu'il était d'usage pour les mandarins provinciaux eux-mêmes, d'aller la saluer avant de prendre leurs fonctions. Les nombreux voyageurs qui passent encore par là ne manquent pas de faire des offrandes.

Pagodon Bà Chúa Sắt (Princesse de fer). — C'est le petit pagodon qui a été construit au pied même de la tour cham, de Tuy-Hoà, sur le Mamelon des Singes et dont il a été parlé précédemment, la divinité est invoquée principalement dans les cas de sécheresse et l'on cite les années 1877 et 1918 où, grâce aux prières qui lui ont été adressées des pluies bienfaisantes sont venues à temps sauver la récolte. J'ai essayé de déterminer l'origine de cette appellation « Princesse de Fer ». Les vieux habitants prétendent que leurs ancêtres ayant l'habitude d'aller faire leurs dévotions au pied de la tour cham, remarquèrent que leurs prières étaient souvent exaucées et supplièrent la Divinité locale de se faire connaître ; c'est alors que s'incarnant dans un médium humain elle dit s'appeler « Bà Chúa sắt trên đỉnh núi » (Princesse Fer du sommet de la montagne), et le village s'empressa de fixer ce nom sur une tablette en caractères.

Le pagodon, si j'en crois les sept brevets royaux que le Dame a reçus, est des plus honorés. Il a ceci de particulier pour le touriste, que sa construction est très ordinaire et que son emplacement fâcheux dépare le vieux monument cham qui domine le joli mamelon « des Singes ». Ceci est d'autant plus déplorable que de là-haut on

tient une vue splendide sur la ville chinoise de Tuy-Hoà et sur l'embouchure du Sông Darang dont on découvre, à marée basse, les multiples méandres.

LE TEMPLE DE LA LITTÉRATURE, (Văn-Miêu). — Il est dédié au grand philosophe chinois Khương-Tseu (Confucius) et les mandarins provinciaux vont annuellement y officier en grand cortège. Il se trouve sur le village de Ngàn-Sơn, non loin de l'ancienne citadelle de Tuy-An ou l'Administration annamite avait autrefois son siège. Là, comme dans toutes les provinces, sont réunies les tablettes des soixante-douze sages de l'antiquité et de leurs disciples. On y retrouve l'odeur caractéristique du guano des chauves-souris qui particularise si bien les constructions religieuses longtemps fermées ; par contre on y retrouve le cadre merveilleux d'un paysage comme les Annamites savent en choisir pour appuyer le décor de leurs cultes.

PAGODE DE CHAU-LAM. —Non loin du Temple de la Littérature et sur le territoire du même village ; on y voit une bonzerie en paillote entourée de stupas imposants ; il faut y remarquer tout un panthéon bouddhique où figure un énorme bouddha en cuivre. Un des stupas est honoré d'une stèle en marbre élevée en l'honneur du Hoà-Thượng (chef bonze) qui y est enseveli. La traduction de cette stèle mérite d'être donnée :

« Ainsi que les hautes montagnes possèdent du jade doux et les « mers profondes de la perle pure, celui qui fait du bien possède le « bonheur et l'homme vertueux, la bon ne réputation.

« Autrefois vivait dans la pagode de Viên-Thông (Hué) un bonze « venu de Chine, dont la science mystique embrassait les trois mille « univers et dont le coeur clément s'isolait en un coin de terre où les « plantes étaient exemptes de la poussière du monde et où l'ambition « n'effleurait même pas le moindre de ses cheveux.

« Sous le règne de Tự-Đức, il était allé arrivant de la Chine, du côté « de Huê où de grandes et hautes montagnes devaient lui rendre agré- « able son séjour. Mais, venu ici, il y découvrit les vestiges d'une vieil- « le pagode où son âme se plut ; il chercha alors d'habiles ouvriers « pour entreprendre de nouvelles constructions et, la charité aidant, « l'édifice religieux s'éleva sur des colonnes solides : en ce lieu de soli- « tude les torrents et les ruisseaux eurent désormais leur Maître. « La fleur du banian s'épanouit en couleurs brillantes, la graine de

« nénuphar s'unit au destin humain ; la fondation de la religion s'érigea « et le fruit de l'oeuvre pie se forma. Grisée par la pratique des vertus, « la main dans la main, la foule monta au paradis, et dix mille familles « se convertirent au bouddhisme.

« Au printemps de l'année Nhâm-Tuât, il retourna au nirvana. « Vivant il eut la sagesse, mort il a le pouvoir spirituel ; le passé « s'en va, le présent vient : Qu'il se transforme pour faire le sapin des « mille mètres ou le chiendent à cent bourgeons, ou bien le bois « odorant des montagnes ou bien les métaux précieux, jamais sa « réputation ne disparaîtra et la présente stèle en perpétuera tou- « jours le souvenir ».

Suivent quelques vers, puis les noms de quelques généraux donateurs et, enfin, les noms des trois fondateurs de la pagode de Châu-Lâm :

1°— Au 37e siècle (à compter de la naissance du Bouddha) le bonze Kim-Dao, nom religieux : Viên-Đàm Hoà-Thượng ;

2°— Au 35e siècle, le bonze Phat-Thuy, nom religieux : Đức-Nghiêm Hoà-Thượng ;

3°— Au 40e siècle, le bonze Châu-Kim, nom religieux : Pháp-Làm

CULTE DU GÉNIE DE LA MER. — En passant à Vũng-Làm, on voit sur le bord de la mer deux petites tours qui sont, d'aspect, semblables aux stupas élevés sur les tombes des bonzes et que l'on voit un peu partout aux environs des pagodes. Ici, en regardant de près, on s'aperçoit, par les images et caractères qui décorent les murs, qu'il ne s'agit pas là de monuments funéraires de bonzes, mais que ce sont bien ainsi que le disent les habitants, de petits monuments élevés en l'honneur de Cá Ông « Le Poisson Monsieur » ou de Bà Ngư « Madame Poisson ». Ces temples sont donc consacrés au « Culte de la Baleine ». Comme traduisent les Européens qui savent la singularité des croyances et des honneurs tenus à ces cétacés quand ils viennent s'échouer sur les côtes d'Annam. Dans les monuments qui nous occupent, il y avait lieu de remarquer la forme touts à fait spéciale que je n'ai jamais rencontrée par ailleurs. Ordinairement un simple écran orné d'un grec poisson signale le « Temple de la Baleine » ici, rien ne l'indique, sauf, pour les initiés, la signification des caractères triên qui décorent les deux tours (Nam Hải Thần Mộ, mauselée du Génie de la Mer du Sud, autre appellation de cette fameuse baleine).

Tombeaux. — Une chose frappe dans la province de Phú-Yên, c'est la quantité de tombes maçonnées et leurs formes qui paraissent, un peu particulières. On y voit partout, en grand format, la fleur de lotus coupée en deux et couchée à plat sur la pierre tombale, ou bien, en plus grand format encore, cette même fleur allégorique mais à forme très stylisée qui rappellerait plutôt une selle de cheval. J'étais porté à croire à priori que ces deux formes avaient un sens différent et j'ai essayé de le définir ; je ne pouvais m'arrêter longtemps aux racontars populaires prétendant que la différence de forme n'indiquait que la différence de sexe du défunt, aussi ai-je préféré avoir l'avis d'un vieux bonze de ma connaissance qui, fort heureusement, a pu me donner, livres bouddhiques en mains, l'explication à peu près acceptable que je cherchais. Nous la trouvons dans les deux phrases rituelles ce-dessous :

1°. – *Nguyện sanh tây phương tịnh thể trung,*
Cửu phẩm liên hoa vi phu mẫu.

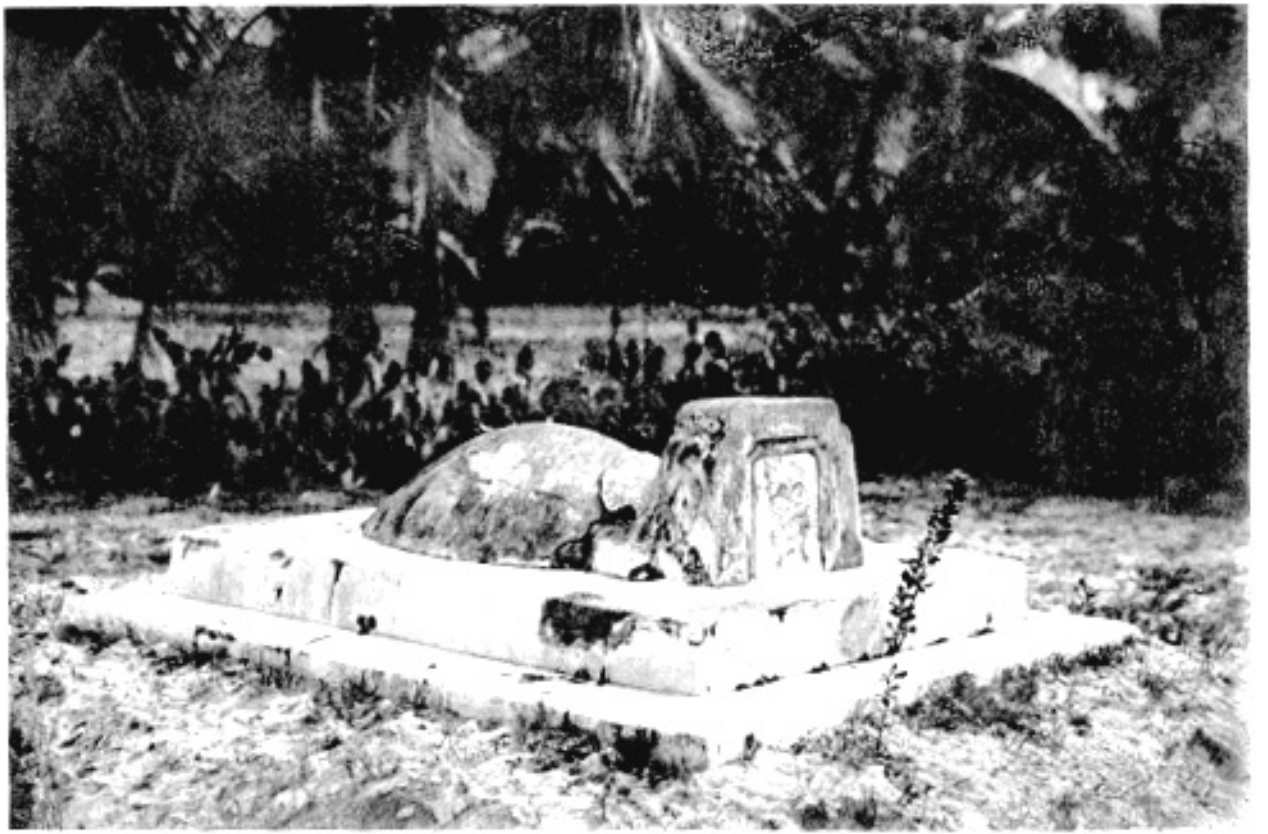
dont le mot à mot, peut se traduire par :

Je fais le voeu de renaître à l'Ouest (dans l'Inde, pays du Bouddha) et d'avoir pour père et mère la fleur de lotus . . . . . (fleur préférée de Bouddha).

Ce serait pour interprèter cette phrase du Livre Saint qu'une fleur de lotus couchée comme le mort figure sur beaucoup de mauselées.

2° – *Thanh ngưu dĩ hướng Hàm-Quan khứ;*
Bạch mã kim tùng Ấn-Độ lai.
Le Buffle bleu est déjà parti du côté du Hàm-Quan,
Le cheval blanc aujourd'hui revient de l'Inde.

Or, il faut savoir que le « Buffle Bleu » est la monture attribuée à Lão-Tử, le philosophe créateur d'une religion, le taoïsme (antagoniste en l'espèce de la religion bouddhique). Le Buffle Bleu en s'en allant du côté de Hàm-Quan, c'est-à-dire du côté de la Muraille de Chine, est en quelque sorte en fuite. Tandis que le Cheval Blanc qui est la monture de l'apôtre bouddhique Tam-Tạn, revient, lui, des Indes, c'est-à-dire qu'il apporte la religion bouddhique. Ce serait pour évoquer la selle du Cheval Blanc de cet apôtre que les tombes de ceux qui sont restés fidèles au Bouddha auraient adopté une forme ensellée. D'après la tradition, Tam-Tạn était un grand prêtre chinois qui traversa le désert du Gobi et le plateau du Thibet pour atteindre les



Pl. CLXII. — Tombeau annamite au Phú-Yên. (Cliché du Gouvernement Général).

Indes où il réussit après de nombreuses années de voyage périlleur à obtenir un « Bồi-diệp » sorte de papyrus où était écrite la loi bouddhique. Il devint aussi un des premiers apôtres du Bouddha et mérite aussi le Nirvana.

Maintenant, pourquoi trouve-t-on beaucoup plus des tombes de ce genre dans le Sud-Annam, à partir du Bình-Định ? On peut supposer que cette région fut touchée plus tôt que les autres par les idées du bouddhisme et on ne trouverait peut-être une preuve dans ce que Liễu-Quan, l'apôtre du Bouddhisme en Annam, était justement originaire du Phú-Yên et que l'on y observa plus strictement les rites.

Puisque je parle des tombeaux, je dirai aussi quelques mots sur un cimetière chinois qui se trouve au village de Phù-Mỹ sur la route du phủ de Tuy-An. On est assez étonné de le voir, enfermé dans une enceinte comme un cimetière européen car, ordinairement, les Chinois comme les Annamites dispersent leurs morts un peu partout selon les indications servies par le géomancien ; il faut croire que nous nous pouvons en présence d'un cimetière réservé aux Chinois décédés sans famille et dont le culte risquerait de ne pas être entretenu. Quoiqu'il en soit, ce cimetière se présente sous la forme d'un vaste quadrilatère enclos d'un mur, sur lequel, à intervalles réguliers, sont inscrits des noms patroniques qui ont vraisemblablement quelque affinité cyclique avec les noms d'années inscrits sur les façades latérales. A l'entrée du quadrilatère sont 2 grandes stèles et sur le seuil même du cimetière s'ouvre un bizarre pavillon meublé de tables et bancs en ciment armé : il s'agit vraisemblablement d'une salle de réunion utilisée à l'occasion des cérémonies.

PROVERBES ET PHRASES POPULAIRES

J'ai jugé bon de compléter cette monographie de la province en notant certaines phrases populaires et quelques dictons locaux :

Dừa có mắt. — « Les cocos ont des yeux ».

Ceci pour expliquer la rareté vraiment curieuse des accidents qui pourraient survenir par la chute des noix de coco. Alors que les chutes de ces noix énormes sont nombreuses au milieu d'une population qui dort et grouille au pied des gigantesques palmiers, il est extrêmement rare que des individus en soient atteints.

Lên chùa Đá-Trắng ăn xoài, muốn ăn tương ngọt Thiên-thai thiều gì. — « En allant à la pagode de Đá-Trắng on mange de bonnes mangues, mais si l'on veut manger une bonne saumure de haricots il faut aller à la pagode de Thiên-Thai. — Que désirer de plus » ?

(En effet les mangues de Đá-Trắng sont les meilleures de l'Annam, à tel point que tous les ans on en expédiait à Hué, en tribut royal. D'autre part, la saumure de Thiên-Thai est réputée parce que, contrairement à la saumure de haricots et de riz fermenté, consommée habituellement par les bonzes et qui est ordinairement de saveur très mauvaise, celle de Thiên-Thai, confectionnée sur une recette gardée secrète, possède un goût particulier qui est fort apprécié par certains gourmets).

Bình-Định tỉnh, Phú-Yên cũng tỉnh, Long-Bình thôn Phước-Lý cũng thôn, đồ ông gì mà chết không chôn, đem ra mà bỏ chim chồn không ăn. — « Le Bình-Định est une province mais le Phú-Yên aussi est une province au même titre que si Long-Bình est un hameau, Phước-Lý est également un hameau. Quel est le Monsieur que mort l'on n'enterre pas, que l'on abandonne et que les oiseaux et les renards ne mangent pas ? »

(Il y a dans tout cela des sous-entendus ; c'est un habitant du Phú-Yên qui, fièrement, fait ressortir que le Phú-Yên est une province aussi importance que le Bình-Định. La phrase qui suit pose une devinette et le mot Bình qui se trouve dans Bình-Định aussi bien que dans Long-Bình, fait allusion à « ông Bình Vòi » (Monsieur le Pot à chaux) qui est la réponse à l'énigme posée. Car le Pot à chaux

cassé n'est pas enterré et les animaux ne le mangent pas; Bình de Bình-Định et Bình de Long-Bình (Phú-Yên) se valent. Donc le Phú-Yên est l'égal du Bình-Định.)

Chiều chiều quạ nói với diều : ở trong Quán-Đồ thiệt nhiều gà con. — « Tous les soirs le corbeau dit à l'épervier : « A Quán-Đồ il y a réellement beaucoup de petits poulets ».

(Cette conversation entre oiseaux carnassiers, amateurs de volailles, signifie qu'à Quán-Đồ non loin du village de Bình-Thanh-Đồng-Xuân) autrefois on élevait beaucoup de volailles).

Chờ phiên Vạn-Giả, Chợ-Đèo, chờ phiên Thành-Củ đi theo một đò. — « Un seul bac (au figuré aller en bande) suffit pour aller aux marchés de Vạn-Giả, de Chợ-Đèo et de Thành-Củ ».

C'était autrefois les trois plus grands marchés du Phú-Yên, plus exactement de la région du Tuy-An, où siégeaient les Chefs de province ; les jours de foire, les marchands s'y rendaient de compagnie, d'où le dicton : Vạn Giả : village de Xuân-Phú où sont beaucoup de barques: Thành-Củ; village d'An-Thê, chef-lieu même du phủ et ancien chef-lieu de la province; Thành-Củ (vieille citadelle, c'est Chợ-Đèo) : village de Phong-Niên).

Tai nghe sóng vỗ Bải-Bàng, một ngày xa bạn ăn vàng không ngon — Lorsqu'on entend les flots gronder sur la plage Bải-Bàng qu'un ami reste éloigné pendant un jour, mangerait-on de l'or qu'on ne le trouverait pas bon ».

(Cela signifie que la mer du côté de Bải-Bàng est dangereuse et qu'on doit être inquiet dès qu'un ami, parti aux pêches par exemple, est absent depuis plus d'un jour).

Cầu Tam-Giang nhiều dịp, em đi không kịp té xuống cái ầm ; muốn người quân tử nhắc bổng em lên, mai sau làm đạng ăn nòn, ăn dồn nghĩa trả không quên công chàng. — « Le pont de Tam-Giang a beaucoup d'arches et je n'ai pu le traverser, car je suis lourdement tombé ; cependant grâce à un haut personnage qui m'a tendu le bras je pourrai dans l'avenir gagner convenablement ma vie et je lui témoignerai par reconnaissance sans jamais oublier ».

(Il s'agit du pont qui, est à Sông Cầu (village Long-Phước) sur la Poute Mandarine. Autrefois cepoat, qui, vraisemblablement, n'était fait que de bambous branlants, offrait un certain danger à le traverser ;

c'est ce qui a inspiré l'auteur de cette phrase qui semble dire que si on arrivait à traverser ce pont malgré le danger qu'il presentait, on devrait réellement une grande reconnaissance à la Providence).

Chớp-Chài đội mũ mây phủ Đá-Bia, cóc nhái kêu lìa troi mưa như đổ, thân em nghèo khổ kiếm chỗ sang giầu, khác như Lưu-Bị đi cầu Khổng-Minh. — « La colline Chớp-Chài a mis son bonnet, les nuages couvrent la colline Đá-Bia, crapauds et grenouilles ne cessent de coasser, il pleut à torrents et moi, pauvre jeune fille, j'éprouve, pour trouver un endroit (une famille) riche et honorable autant de difficultés que Lưu-Bị lorsqu'il alla solliciter Khổng-Minh».

(Ce sont là réflexions de jeune fille triste qui remarque un certain jour que la nature des environs de Tuy-Hoà est elle-même triste puisque la colline dite l'Epervier et celle dite Đá-Bia sont dans les nuages et que, partout à la ronde, le temps est à la pluie. Elle-même, la pauvre jeune fille, est dans la tristesse car pour trouver mari elle entrevoit autant de difficultés que Lưu-Bị, de l'histoire légendaire des Tam-Quốc, lorsqu'il essaya de recourir aux conseils du philosophe Khổng-Minh, ermite farouche, lequel se refusait à quitter ses montagnes).

Thương anh em cũng muốn vong, hiềm vì một nỗi Cù-Mông khó trèo. — « Je vous aime et je voudrais me sacrifier pour vous, mais hélas ! le col Cù-Mông est difficile à gravir ».

(Autre allusion poétique d'une jeune fille qui ne peut atteindre celui qu'elle aime en raison de grands obstacles).

Proverbe du Núi-Bia. — Dans le col du Varella se trouve le fameux rocher que nous appelons le Doigt et que les Annamites appellent Núi-Bia, Montagne de la Stèle. Le nom vulgaire de Núi-Bia, est Núi-Ông (Montagne Monsieur) par opposition à un mamelon plus petit situé dans les environs et qu'on appelle Núi-Bà (Montagne Madame). Ces deux personnages de pierre créés par l'imagination locale ont donné naissance à un dicton :

« Le soir les nuages cachent Monsieur,

« Et la femme, là-bas, ne voit plus son mari » ;

mais, dit la réplique :

« Il vaut mieux que la femme ne voit plus son mari,

« Plutôt que les gardiens perdent de vue leurs buffles ».

Cela veut signifier que les bergers, lorsque leurs buffles sont égarés dans le brouillard, sont obligés de courir partout « cheveux aux vents » pour retrouver leurs animaux, alors qu'au contraire la femme restant tranquillement assise, revoit sûrement son mari lorsque les nuages se sont dissipés).

Enfin, un dernier dicton tiré du Địa-Lý (livre de Géomancie) d'après lequel « les Montagnes basses et les Rivières peu profondes sont signes que filles sont amoureuses et que garçons sont tra » ; ce dernier mot signifiant peu sincères dans le sens que nous donnons à l'expression « normand » (qui ne dit ni oui ni non). Ce serait en effet un des traits assez exacts du caractère des gens qui habitent le Sud-Annam entre Phan-Thiêt et Bình-Định.

PERSONNAGES

Quelques mots encore pour parler des personnalités qui ont illustré la province et dont le souvenir s'est perpétué.

1 º — Lương-Văn-Chính. — D'après les Annales annamites les Chiêm-Thành (les Chams) en furent chassés, sous les Lê par un grand mandarin dont le nom Lương-văn-Chính, est passé à la postérité. Son culte est entretenu dans le village de Phung-Trường, canton de Hoà-Tường, phủ de Tuy-Hoà, aux frais de l'Etat par quatorze gardiens sur une allocation perpétuelle de quatre mẫu de rizières. On peut lire la tablette de cette maison de culte : elle inscrit tous les hauts titres de ce grand personage. Il était « Grand Général commandant le 4e Régiment Thiên-Võ, comte de Phó-Nghĩa et Chef de la province dont il fit mettre les terres en valeur par les colonies tonkinoises qu'il y installa. Il reçut le titre posthume de Défenseur du Royaume, Génie tutélaire du peuple et Organisateur de la Paix ». Ses descendants, encore assez nombreux, montrent fièrement aujourd'hui les treize brevets de leur illustre aïeul.

2º Châu-Văn-Tiếp, quan huyện de Đồng-Xuân, fut élevé au haut titre de noblesse de Quận-Công qui, en 1781, alors que les Tây-Sơn, usurpateur, s'étaient emparé du Pouvoir, avait organisé une armée Moï et gagné la Cochichine par la haute région afin de rejoindre Nguyễn-Ánh.

Je ne puis terminer cette monographie sans revenir un peu sur ce que j'ai essayé de faire valoir tout à fait au début de cette étude, c'est-à-dire le charme particulier du Phú-Yên, vis-à-vis de ceux du moins qui savent apprécier la vie calme de l'intérieur et se passer de la vie trépidante des villes. A côté des promenades en bateau et des parties de pêche que l'on peut faire en toute sécurité dans les baies paisibles, il y a aussi les chasses diverses. Sans doute ne seront-elles pas aussi émouvantes que celles que l'on peut faire dans la région de Ban-Mé-Thuôt, par exemple, mais cependant on peut espérer des pièces de chasse appréciables si j'en crois les nombreuses peaux de panthères que l'on présente fréquemment à la Résidence en vue de recevoir les primes pour abatage de fauves. Peut-être cette année 1926 a-t-elle été exceptionnelle sous ce rapport et a-t-elle voulu justifier la croyance que les années Bính-Dần (dites justement années du Tigre, et 1926 était année Bính-Dần) ont toujours été marquées par une recrudescence des fauves. Il est certain en tous cas, qu'il y a eu cette fois-ci une coïncidence curieuse : entre autres, il fut tué, un énorme tigre qui avait, en trois mois, dévoré dix-sept indigènes. J'ai su les noms de ces malheureuses victimes et, à cause de ce carnage je prescrivis aux Annamites du village de Bình-Thanh (Đông-Xuàn) de traquer cette bête qui désolait le pays. Il fallut pour cet office trouver un homme particulièremcnt audacieux, car les tigres « mangeurs d'hommes sont généralement des très vieux animaux qui ne peuvent plus chasser et préférent s'attaquer à l'homme, proie relalivement plus facile ; ils deviennent alors la terreur des indigènes et ceux-ci osent d'autant moins l'attaquer que le tigre prend désormais figure de « Génie Puissant ».

Il se crée autour de la bête une légende, toujours la même : on dit qu'il s'agit du « tigre à trois pattes » celui qui, chaque fois qu'il tue un être humain, se fait d'un coup de griffe une marque à l'oreille. Lorsque l'on a porté à la Résidence la dépouille de l'animal abattu, les indigènes, mandarins en tête, ont voulu prouver que l'animal avait dix-sept entailles à l'oreille : nombre des dix-sept dernières victimes. Les vieux coloniaux ont pu remarquer que lorsqu'un tigre dangereux est tué, il s'agit toujours du « tigre à trois pattes » (un vieux fauve tire toujours plus ou moins la patte et semble boiteux). En 1896, un administrateur aujourd'hui à la retraite, m'a parfaitement affirmé qu'il avait tué ce tigre renommé.

PARTIE ÉCONOMIQUE

La province a une superficie totale de 400.000 hectares environ. Il y a une grande quantité de mamelons qui réduisent de beaucoup la superficie cultivable en rizières, aussi l'indigène n'a-t-il pas hésité à mettre en valeur, pour des cultures secondaires, les mamelons eux-mêmes, ceux du moins qui possédaient une couche suffisante de terre arable. En traversant le Phú-Yên, on aperçoit ces cultures êtagées qui, avec les cocotiers des bords de mer, donnent à la province son aspect si particulier. Il n'est pas rare de constater d'ailleurs que c'est le riz lui-même qui se cultive sur ces terrasses superposées, mais c'est un riz de montagne, qu'on sème à la volée et qui n'a pas besoin d'eau. Il est de prix et de qualité évidemment inférieurs, mais c'est tout de même pour le pauvre, une céréale bien précieuse.

Les cultures pratiquées dans le Phu-Yên offrent des possibilités plus grandes qu'on ne le croit généralement. Il y a quelques bons éléments qui n'ont pu se développer jusqu'ici mais qui peuvent prendre facilement de l'importance avec les moyens de communication d'aujourd'hui. Il faut avoir parcouru l'intérieur de la province, loin de la route coloniale, pour se rendre compte que la province de Phú-Yên n'est pas faite uniquement de beaux paysages ; il y a également les jolies plaines avec leurs richesses où la canne à sucre et le maïs tiennent presque aussi bonne place que le riz ; il y a du coton, il y a du tabac et il y a surtout de superbes troupeaux de bovins. J'ai acquis la conviction que la multiplicité de tous ces revenus met l'habitant à l'abri de la famine ; le paysan n'est pas très riche, c'est vrai ; mais précisément grâce aux ressources variées du sol et du cheptel, il jouit, plus que partout ailleurs, soit d'une modeste aisance, soit d'une vie exempte de grosse misère.

Plus loin, je parlerai en détail de tout cela, et je parlerai aussi des nouveaux éléments de richesse que les travaux d'irrigation de Tuy-Hoà, le chemin de fer de la haute région et les concessions européennes apporteront forcément dans le pays.

RIZIÈRE — On peut évaluer la superficie plantée en riz à 4.700 hectares environ. Cette superficie se décompose à peu près ainsi :

Pl. CLXIII. — Paysage du Phú-Yên. (Cliché du Gouvernement Général).

1° — 11.000 hectares mis en culture vers Janvier qui donnent en Mai (3e mois annamite) environ 6.300 tonnes ;

2° — 36.000 hectares mis en culture en Juin et récoltés en Octobre (8e mois annamite) qui produisent à peu près 27.000 tonnes. C'est la récolte la plus importante.

Dans ces résultats sont comprises deux autres petites récoltes faites au 5e et au 10e mois (muon) et qui sont surtout représentées par le lúa vai, riz semé à la volée qui n'a pas besoin d'être irrigué et dont la modeste qualité est le précieux auxiliaire de l'habitant pauvre et des gens de la haute région.

Les 33.000 tonnes (1) qui sont ainsi récoltées ne suffisent pas certainement pour les 153.000 habitants de la province, (il en faudrait normalement 42.000 tonnes) et je ne crois pas que la grosse amélioration qu'apporteront dans la culture du riz les travaux d'irrigation menés actuellement dans la vallée du Sông Darang vienne suffisamment combler cette lacune. On est fort étonné dans ces conditions de constater qu'il se fait quand même une certaine exportation de riz du côté de Tuy-Hoà, mais on ne tarde pas à constater par contre que ces sorties au cabotage, provoquées par les Chinois acheteurs de récolte sur pied, sont nécessairement compensées ailleurs par une importation plus grande ; c'est ainsi qu'en 1926 par exemple, pour une sortie de quatre-vingt-huit tonnes il a été enregistré une entrée de 114 tonnes.

A noter, avant de quitter le sujet si intéressant des rizières, une petite particularité que l'on retrouve dans quelques provinces du Sud-Annam et en Cochinchine pour désigner la superficie des rizières. On dit ici par exemple qu'une rizière à une superficie de cinquante giạ, et cela signifie qu'il s'agit d'un terrain dont la superficie permet d'ensemencer cinquante *giạ* (mesure) de semis, le giạ ensemençant généralement un sào.

CANNE A SUCRE. — Après le riz, c'est la canne à sucre qui doit le plus retenir l'attention. Dans Le Sud-Ouest du huyện de Đòng-Xuân, on est fort étonné de voir des cannes qui ont jusqu'à trois mètres de hauteur. La récolte se fait comme dans le Quảng-Ngãi : les pressoirs sont installés en plein champ, à pied d'oeuvre, et la mélasse, sous forme de petits pains séchés, est transportée à dos de

(1) Chiffre officiel du dernier récemment qui vraisemblablement est inférieur à la récolte.

cheval jusqu'à Vũng-Lâm où des jonquiers annamites l'attendent pour l'exporter du côté de la Cochinchine (1). La douane de Xuân-Day a enregistré, dans le cours de l'année 1926, une sortie de 634.000 kgrs.

Dans l'ensemble, la culture de la canne accuse une superficie plantée de 2.273 mẫu qui donne 38.700 piculs (2. 322 T.) de récolte, soit environ seize piculs au mẫu, autrement dit 1.900 kgrs environ à l'hectare.

C'est surtout le huyện de Đồng-Xuân et le phủ de Tuy-An qui sont planteurs de canne à sucre et principalement les villages de Hà-Bang et de Hà-Trung de Đồng-Xuân. Un village de Tuy-An, le village de Tiên-Châu sur le bord de la mer, achète une grande partie de cette mélasse, la prépare dans ses propres fours et l'exporte lui-même.

J'entrevois un avenir nouveau pour cette canne à sucre avec l'installation qui se dessine à Tuy-Hoà d'une Société française voulant intensifier cette récolte avec des moyens modernes et en profitant autant que possible des canaux d'irrigation que l'Administration vient de creuser.

MAIS. — Après le riz et la canne à sucre, la culture du maïs est la plus pratiquée. Elle tient une très large place dans la région moyenne où la récolte faite au 10e mois est relativement importance. Les Chinois en achetent une assez grande quantité pour l'exploitation, mais la plus grande partie est reservée pour la consommation locale et écarte ainsi toute crainte de disette en cas de manque de riz. Les centres producteurs sont surtout Phú-Sơn et Cung-Son dans la vallée du Sông Darang, ainsi que Hà-Trung dans le Đồng-Xuân. Il y en a également beaucoup dans le phủ de Tuy-An.

La superficie plantée annuellement peut s'élever pour toute la province a 4.500 hectares qui donne une récolte de 58.760 piculs (3525 tonnes, environs). La dessus la population consomme au moins 3.000 tonnes, le reste, soit 500 tonnes à peine, étant vendu aux Chinois pour l'exportation.

TABAC. — Il se cultive beaucoup de tabac dans la haute région de Đồng-Xuân. Je n'en retiendrai pour prouver que la circulation assez importance qui est constatée de temps à autre par les procès-

(1) C'est plutôt du côté de Hué que va depuis quelque temps cette canne à sucre.

verbaux dressés par la douane pour défaut de laisser passer. A ce sujet, j'ai fréquemment attiré l'attention de l'autorité supérieure sur le danger de ces procès-verbaux lesquels, malgré toutes les explications données le cas échéant, laissent croire aux paysans que le commerce du tabac est prohibé et que, par conséquent, la culture libre elle-même n'est pas permise. Au Phú-Yên, les conséquences peuvent en être plus importantes qu'ailleurs, puisque vraisemblablement, la culture du tabac y sera intensifiée tôt ou tard pour les besoins de l'Etat. Déjà en 1922 des échantillons de tabac du Phú-Yên soumis à la commission interministérielle des Tabacs Coloniaux à Paris, avaient été reconnus susceptible de retenir l'attention de la Direction Générale de la Manufacture des Tabacs et c'est pourquoi tout dernièrement en 1926, un Inspecteur de cette Manufacture vint faire une tournée dans le Phú-Yên qui démontra en effet que le plateau de Vàn-Hoà et les bords du Sông Darang pouvaient être d'excellents fournisseurs de l'Etat. Des projets ont été immédiatement dessinés laissant entrevoir l'installation dans un avenir prochain d'un comptoir important d'achat direct aux producteurs dont le siège serait, soit à phu-Son, soit à Tuy-Hoà. M. l'Inspecteur des Tabacs Lagleize estime que dans la région choisie la culture de cette plante pourrait produire, avec des procédés méthodiques, jusqu'à 800 k. à l'hectare, et ceci a un prix normal. Il faut remarquer en effet que si les prix locaux sont élevés,ils ne le sont que par rapport aux petits débouchés actuels ; ces prix s'abaisseront beaucoup le jour où ils seront en concurrence avec le marché extérieur.

Actuellement la superficie plantée en tabac, dispersée généralement en petits jardins, peut être évaluée à 750 hectares avec une production de 350 k. à l'hectare, soit en totalité 262 tonnes environ. Là dessus, les Chinois de Vũng-Lầm et de Tuy-Hoà achètent jusqu'à 66 tonnes par an pour la Manufacture chinoise de Saigon. Si j'en juge par les sorties en cabotage, leurs achats sont très irréguliers comme quantité ; c'est ainsi qu'en 1924, il est sorti 12 tonnes contre 66 tonnes en 1925 et seulement 864 k. en 1926. Il y a plutôt lieu de croire qu'une vaste contrebande échappe à la surveillance et que les colporteurs de tabac se faufilent avec leurs chevaux de bât à travers les sentiers de la haute région qui communiquent avec le Binh-Đinh et sur lesquels nos douaniers ne peuvent les surprendre facilement.

MÛRIER. — On trouvait autrefois des plantations de mûrier cultivées en petites superficies sur deux points principaux :

1° Sur les berges du Sông-Cai, depuis l'embouchure jusqu'au village de Triêm-Đức ; 2° sur les rives du Sông Darang jusqu'au village de Phù-Sơn. Mais depuis la forte inondation de décembre 1924, de grandes surfaces de terre ont été ensablées et beaucoup d'indigènes ont dû en abandoner la culture. Les éleveurs de vers à soie produisent eux-mêmes leurs graines, il est rare qu'ils demandent des graines sélectionnées, depuis surtout que l'on a supprimé l'atelier de grainage qui existait à SôngCầu. On doit dire, il est vrai, que cette suppression a apporté par ailleurs le grand avantage de confier la surveillance de la sériciculture, non plus à un fonctionnaire souvent peu préparé à cela, mais à la maison Delignon de Bình-Định dont c'est la propre industrie et qui a tout intérêt en outre à voir se développer la sériciculture tout autour d'elle. C'est surtout dans les villages de Phước-Long, Phước-Huè, Hà-Trung (Đông-Xuân), village de Ban-Thạch (Sơn-Hoà), village de An-Nghiệp, Ngọc-Lang (Tuy-Hoà) qu'on trouve actuellement des éleveurs, mais leur production annuelle qui atteint 10.000 kg. de cocon environ, n'est pas en rapport avec le nombre relativement élevé de métiers à tisser, d'autant plus qu'une partie de ces cocons est vendue dans le Bình-Định. Je parlerai plus loin de ces métiers et des soieries un peu particulières qu'ils fabriquent.

COTON. — Le coton ne se cultive pas dans le Phú-Yên autant qu'il se pourrait. Il y a en certains endroits des terres noires volcaniques qui conviennent admirablement, semble-t-il, à cette culture. Dans le Tuy-An, l'indigène en fait d'ailleurs la culture avec assez de succès et l'on peut en voir de vastes champs sur le bord même de la route coloniale à la hauteur des cantons de An-Vinh et de An-Phú. Planté en 2e et 3e mois annamite, il est récolté le 6e et 7e mois et vendu, pour la presque totalité, aux Chinois de Tuy-Hoà ou à ceux du Bình-Định, car les habitants, ne tissant pas eux-mêmes en gardent très peu pour les besoins locaux. La qualité des terrains du Tuy-An a déjà retenu l'attention du Service Agricole qui a voulu y faire des essais de coton mexicain *acala*, mais la sécheresse cette année-là a annihilé ces essais. La superficie plantée en coton s'élève à peu près à 338 hectares et donne un rendement total de 1390 piculs soit 84 tonnes environ. Je crois toutefois qu'une bonne année moyenne peut planter pour une production allant jusqu'à 300 tonnes et c'est ce qui a été enregistré pour l'année 1918. Il me paraît certain que beaucoup d'autres terrains surtout dans le Huyện de Sơn-Hoà à la hauteur du village de Phúc-Thuận seraient excellents pour cette

culture il y a là des terres noires, laissées incultes par les indigènes qui attendent impatiemment qu'un planteur français les entreprenne.

COCOTIERS. — Il semblerait, si on en jugeait par ce qu'on voit en traversant le Phú-Yên, que les cocotiers soient en très grande quantité et que les indigènes aient là une grande source de revenus. Or ceci n'est pas exact. Si ce palmier rend quelques services, il ne le fait que pour les usages de la population locale qui l'utilise sans en tirer tout le parti industriel que l'on pourrait peut être en faire. En effet, il y a lieu de constater que la préparation des cordages en fibres de coco est peu importance; c'est une industrie familiale à laquelle les indigènes se livrent à temps perdu et autant dire qu'elle n'existe pas. Et cependant le nombre des cocotiers qui existaient avant le terrible raz de marée d'Octobre 1924, s'élevait, me disent les archives, au joli chiffre de 94.000 pieds, ce qui, à la moyenne normale de cinquante noix par arbre, donnait plus de quatre millions de noix par an, de quoi, si je ne me trompe, alimenter suffisamment une usine à fibres. Hélas ! pour quelques années du moins, il ne faut guère y compter, car la moitié environ de ces palmiers ont été déracinés par le typhon, suivi du raz de marée, d'Octobre 1924 qui a fait tant de dégâts et de victimes dans le Phú-Yên. Les indigènes, vaillamment ont fait des plants nouveaux. Les cocotiers renversés ont servi pendant longtemps de bois de construction et de bois de chauffage. On a même utilisé la belle forme naturelle des fûts et le joli grain du bois pour la confection de panneaux à sentences parallèles s'adaptant parfaitement aux colonnes des habitations riches.

Actuellement, le village de Long-Phước près de Sông Cầu qui est en même temps un gros village de pêcheurs, s'occupe plus particulièrement de la confection des cordages ; il fournit également, à l'occasion, du cofferdam, noix de coco pulvérisée utilisée pour l'emballage des objets très fragiles. Les villages de Long-Thủy et Mỹ-Quang dans le Tuy-An, s'occupent plus spécialement de l'exportation des noix qui, d'après les statistiques douanières, peut atteindre 100.000 kg. dans une année.

NOIX D'AREC. — Alors que les cocotiers sont nombreux dans tout le Nord de la province, on est tout étonné de n'en plus apercevoir un seul à partir du Sông Cây-Dừa, dont le nom seul cependant les évoque. Par contre il est immédiatement remplacé l'aréquier dont on voit des groupements nombreux. Leurs noix font l'objet, dans le

Tuy-An, d'un trafic au cabotage assez important organisé par les Chinois, avec embarquement au port tout proche de Mỹ-Hòa. Quelques lieux de production sont particulièrement renommés tels que le village de Phu-Tan, dont le lieu dit « Quán-Cau » indique clairement que les aréquiers y sont nombreux. Effectivement, sur ce point, de véritables petites forêts de ces élégants palmiers se rencontrent très nombreux.

Bon an mal an, trente à trente-cinq tonnes de noix d'arec sortent de la province, et cependant, de même que pour les cocotiers, les aréquiers qui étaient 775.000 avant le typhon de 1924 ne sont guère plus que 240.000 actuellement.

CULTURES DIVERSES . — Il faut signaler deux petites cultures qui me paraissent avoir un intérêt particulier :

1° — Une espèce d'ortie de Chine appelée Trân (1) dont on tire des fibres imputrescibles dit-on et que les pêcheurs indigènes utilisent pour la confection de leurs filets ; il s'en cultive dans la moyenne région de Đòng-Xuàn et de Son-Hoà ;

2° — Le crotalaria qui pousse à l'état sauvage et dont les indigènes ignorent l'emploi.

CHEPTEL. — L'élevage devrait occuper la première place dans l'importance de la province ; on a évalué à 40.000 têtes la quantité de bovins vivant dans la moyenne région et je pense en tous cas pour ma part que sans aucune exagération on peut estimer que cette quantité n'est pas inférieure à 30.000. Je base mon opinion sur le contrôle très serré que j'ai établi moi-même pendant toute une année, alors que je m'effrayais des sorties de bétail qu'on me disait atteindre jusqu'à 6.000 unités par an. J'ai, en effet, constaté que ce chiffre était exact et j'ai en même temps constaté, par des enquêtes personnelles que l'importance de cette exportation annuelle ne semblait pas appauvrir le cheptel de l'intérieur. C'est dire quelles seraient les jolies ressources de la province si ce cheptel, actuellement livré à lui-même, était rationnellement et exploité. De tous temps d'ailleurs, le bétail du Phú-Yên a été connu. Ses animaux faisaient, il y a vingt ans à peine, l'objet d'une grande exportation sur Manille par des vapeurs qui venaient les embarquer à Xuân-Day même où un Manillais s'était installé. Il y

(1) Il s'agit d'une Ketmie probablement.

a eu de tels abus que l'Administration, très sagement, a dû interdire cette exportation, et depuis, le cheptel a pu lentement se reconstituer. Aujourd'hui la sortie du bétail ne se fait guèrre que par voie de terre pour alimenter les marchés de Nha-Trang et surtout de la Cochinchine, mais cette sortie atteint, je le répète, jusqu'à 6.000 et même 8000 têtes par an. Les acheteurs viennent eux-mêmes au Phú-Yên prendre livraison des animaux qu'ils payent dans les 20 à 23 $ 00 pour les revendre au moins 30 et 35 (1).

Cet important trafic du cheptel m'avait fait penser à la création d'un marché à bétail et je m'apprêtais à en fixer l'emplacement au village de Trung-Lương dit Chợ-Mới (Tuy-An) qui est le point le plus fréquenté par les acheteurs et qui, plus tard, sera touché par la gare du chemin de fer, lorsque j'ai appris que Nha-Trang venait de me devancer dans cette idée. Or, le bétail de Nha-Trang n'est autre que celui provenant du Phú-Yên et il aurait été juste, pour la réputation économique, de la province, que ce marché eût son emplacement de préférence au Phú-Yên. Mais, pour l'instant, la province n'ayant pas encore sa ligne ferrée n'est pas prête pour la concurrence ; elle pourra reprendre ses droits, et même forcer les acheteurs à venir jusqu'au Phu-Yên, lorsqu'elle pourra leur offrir son bétail à proximité d'une ligne ferrée.

Le cheptel exporté ne sert pas qu'à la boucherie, il a également la destination plus noble d'être utilisé par l'Institut Pasteur de Nha-Trang pour la fabrication des sérums.

Il se fait naturellement aussi une assez grande exportation de peaux de bovins et de bubalins ; les Chinois de Vũng-Lâm et de Tuy-Hoà en sont les principaux preneurs et en expédient sur Saigon ou Tourane en moyenne plus de 4.000 peaux par an.

Faut-il ajouter que la province a eu la chance jusqu'ici de rester indemne de toute épizootie sérieuse ? Est-ce dû à la qualité des pâturages, est-ce dû à la facilité qu'on a eu par les cols de Cù-Mông et de Varella, de former le cas échéant un cordon sanitaire efficace ? Toujours est-il que en dehors de quelques petits foyers de septicémie hémorrhagique, la peste bovine proprement dite n'a jamais existé sérieusement dans le Phú-Yên.

A noter l'élevage facile du mouton de Kélatan qui est ici plus beau que dans le Quảng-Ngãi par exemple, et qui se nourrissant de préférence sur les prairies de plage peut donner au consommateur

(1) Le prix du bétail a forte tendance à s'élever depuis quelques temps.

l'illusion du véritable « pré salé ». Quand donc verra-t-on se développer en Annam cet élevage du mouton qui, presque dans toutes les provinces, a été l'objet d'essais assez encourageants !

Vers 1900, un colon Français s'installa à Vũng-Làm et demanda l'îlot de Xuân-Day pour y organiser l'élevage du bétail; l'îlot étant un point stratégique et par conséquent propriété militaire, ne put lui être concédé, mais il reçut toutefois autorisation d'occupation précaire. Il y parqua surtout un troupeaux de chèvres de Cachemire qui furent l'objet un peu plus tard d'un incident assez drôle. Les officiers d'un bateau espagnol y ayant débarqué pour une partie de chasse, crurent avoir à faire à des chèvres sauvages et en tuèrent « glorieusement » quelques unes. On trouve encore dans la province et ayant vraisemblablement la même origine, des chèvres de même race, grises, à longs poils, que les Annamites appellent « chèvres malabares ».

On peut dans ce même chapitre traitant du cheptel, comprendre les chevaux qui, eux aussi, ont compté pendant longtemps parmi les petites richesses de la province. Comme partout, ils ont hélas bien dégénéré ; les acheteurs Européens et surtout les notables indigènes qui connaissaient autrefois la réputation méritée du Phú-Yèn pour les chevaux ne sont plus aujourd'hui preneurs de jolies bêtes, attirés qu'ils sont vers les « chevaux » de l'automobile ; les éleveurs se sont de plus en plus désintéressés de cet élevage qui subsiste tant bien que mal et simplement pour les besoins de transport. Les chevaux de bât sont toutefois encore assez nombreux (200 environ) et sont pratiquement utilisés pour alimenter le commerce des Chinois acheteurs dans l'intérieur de tabac, de noix d'arec, ou pour porter en haute région le sel destiné aux Moïs. Il n'est pas rare de rencontrer sur les routes locales et même sur la route coloniale de longues théories de ces chevaux de bât, pliant sous des faix énormes, harnachés avec des bouts de corde et suivie de tout jeunes poulains mal léchés. Il faut reconnaître à l'honneur des propriétaires que rarement ces chevaux présentent les horribles plaies que j'ai vues autrefois, du côté du Lao-Kay, au Tonkin, chez les pauvres chevaux « mã phu » (1) qui sont fort éloignés deconnaître les bénéfices de notre loi Grammont. Les chevaux de selle proprement dits sont également assez nombreux ; tout notable aisé a le sien mais

(1) Mả-phu (convoyeurs de chevaux).

il y a lieu de recommander, si le cas se présente d'avoir à utiliser ces montures de campagne, de prendre certaines précautions contre la dûreté de leur selle en bois.

L'Administration toutefois ne s'est pas désintéressée de cette question d'élevage du cheval ; elle a installé à Cung-Sơn un étalon confié à un éleveur du lieu. Mais, celui-ci n'ayant plus le même intérêt qu'autrefois dans l'amélioration de ses bêtes, est assez indifférent à la présence de ce beau mâle et ne lui laisse présenter que très peu de juments, malgré les primes promises. On n'enregistre guère, bon an mal an, que vingt à vingt-cinq saillies. En totalité, on peut évaluer à 300 mâles et autant de femelles, le nombre de chevaux qui existent au Phú-Yèn et qu'on pourrait trouver soit à Cung-Sơn, soit à Phước-Long.

SOIES DU PHU-YÈN. — Les soies du Phú-Yèn ont, ou ont eu du moins, leur petite réputation dans les milieux annamites du Sud et du Centre Annam. La soie dite de Gò-Duổi était particulièrement réputée pour ses qualités de solidité, tandis que les tisserands de Ngàn-Sơn étaient très connus pour leurs pièces de soie en cinq couleurs (Ngũ sắc). Sans doute, ces soies existent-elles toujours mais elles tendent de plus en plus, sinon à disparaître, du moins à perdre de leur réputation, dans l'impossibilité où sont les tisserands de marcher de pair avec le progrès et avec la concurrence. Les ouvriers du Phú-Yên sont restés trop apathiques, ils ne font pas ou ne savent pas faire effort pour développer leur industrie ou pour former de nouveaux élèves ; c'est ainsi que l'excellent artisan qu'est le nommé Võ-Trung de Ngàn-Sơn, dont la soie tissée en cinq couleurs a été primée aux Arts Décoratifs à Paris, ne se donne pas la peine de former des apparentis et de bâtir de nouveaux métiers pour répondre aux commandes assez importantes qui n'auraient pas manqué de lui être procurées.

Il vit au jour le jour, se contentant égoïstement de la petite aisance que lui apporte son art, ne voulant nullement prendre la peine de se donner un surcroît de besogne pour un avenir dont lui même ne profitera pas. Un autre exemple de cette malheureuse apathie indigène se trouve chez les tisserands de Gò-Duổi. Un de leurs ancêtres réussit par son travail et son intelligence, à grouper dans le village une quarantaine de métiers et à former une corporation d'une centaine d'ouvriers dont l'habileté particulière avait créé une soie spécialement prisée pour sa solidité. Il faut croire que cette solidité n'était due qu'à l'adresse des ouvriers ou à l'agencement de

leurs métiers, puisque les fils de soie eux-mêmes ne provenaient pas spécialement du Phú-Yên. Or, cette corporation, dont le chef créateur a disparu, est en train de péricliter; les métiers et même la plupart des ouvriers existent bien encore mais la qualité et la conscience professionnelle ont fait place à une insouciance déplorable, et c'est au point qu'on voit les ouvriers d'aujourd'hui passer de louches marchés avec certains producteurs de Qui-Nhơn (1), lesquels voulant faire profiter leurs produits de la réputation de Gò-Duối, y envoient leurs pièces de soie et les font vendre comme si elles sortaient de ces derniers ateliers. Il s'en suivra fatalement que Gò-Duối perdra peu à peu sa vieille réputation.

Il y aurait cependant quelque chose à tenter pour relever ces petites industries de la soie de Phú-Yên. Sans parler des métiers de Ngàn-Sơn où l'on tisse la soie décorative d'ameublement et qu'on pourrait développer, il y a lieu de retenir surtout ce centre de Gò-Duối où quarante métiers à deux ouvriers chacun, fonctionnent actuellement toute l'année et produisent douze à quinze pièces par mois, soit, bon an mal an, 6,000 pièces environ. La pièce de douze mètres annamites vaut 5 $ 00 et à 0 m. 50 de large. Ne semble-t-il pas certain qu'une société qui prendrait la direction des métiers et conserverait à gros gages les ouvriers actuels, ferait de bonnes affaires ? Les commerçants du Bình-Định sont tous très amateurs de soie de Gò-Duối, ils l'achètent en gros, par gon (paquet de 10 pièces) et l'exportent par jonque, en assez grande quantité du côté de Nha-Trang. Sans compter que quelques autres petits artisans du phủ de Tuy-Hoà possèdent également quelques metiers dont ils tirent une soie épaisse unie ou à larges rayures fort appréciée pour les pantalons de femme annamite et par conséquent qui serait très pratique pour les pantalons-pyjamas des Européennes. Cette dernière soie qui ne se faisait qu'en 0 m. 40 de large, se fait aujourd'hui en 0, 50 et je viens d'obtenir d'un tisserand du village de Đông-Bình un métier de 0, 80. Nul doute qu'une pareille largeur n'intéresse bientôt la clientèle française.

PRODUITS ET TRAFICS MARITIMES. — Il y a dans la province 1.840 jonques et sampans immatriculé. La plupart, de petit tonnage, servent à la pêche côtière et occupent un millier de pêcheurs environ ;

(1) Il ne peut être question ici bien entendu des belles soies de Qui-Nhơn dont la réputation de beauté dépasse de beaucoup les frontières du Binh-Dinh et du Phú-Yên.

celles d'assez fort tonnage prennent la mer tous les ans à l'époque du vent favorable pour aller soit au Nord, soit au Sud en emportant selon les saisons principalement des plants, des cordages en fibres de cocos, des pétards, des nattes, des madrépores, des cocos, des noix d'arecs, du sucre noir et du sel qu'ils vont échanger aussi bien jusqu'à Nam-Định au Tonkin, que jusqu'à Cân-Tho de Cochinchine contre du nước-mắm, des meules de granit, de la vaisselle et du salpêtre.

La pêche côtière, apparemment du moins, est peu importante dans le Phú-Yên, elle satisfait simplement la consommation locale et fait « vivre » la population des pêcheurs sans l'enrichir, l'exportation étant à peu près nulle. On trouve dans les baies et lagunes une grande variété de poissons dont la qualité, affirment les Annamites, ne vaut pas celle pêchée plus au Nord entre Quảng-Ngãi et Qui-Nhơn. De Février à Juin, les pêcheurs profitent des passages de thons venant du Sud et ensuite de Septembre à Décembre, époque de la ponte. De Septembre à Décembre également, on traque les bancs de sardines (cá trích) qui, par temps d'orage, se réfugient dans les lagunes. On voit des marsouins (cá nược) et des cochons marins (cá cúi) dans la baie de Cù-Mông où ils viennent au moment du passage des sardines. On trouve des langoustes, énormes quelquefois, dans les fonds madréporeux de Khoan-Hau et de Vĩnh-Cửu (Đồng-Xuân) : la baie de Sông Cầu est surtout riche de crevettes en Octobre et en Novembre. Toutes les autres variété courantes de poissons, dont la sole, sont en abondance ; mais, cette pêche n'ayant pas de grands débouchés est vendue à bas prix sur les marchés au grand profit indifféremment du consommateur annamite que du gourmet européen qui estiment aussi bien tous les deux les rougets et les langoustes, articles de choix et de prix. Il y a même, personnellement je ne les ai pas vues, des huîtres perlières dans la baie de Cù-Mông. A côté de tout cela on peut citer une petite exportation d'algues marines faite sur Saigon par le village de Vĩnh-Cửu pour la fabrication de la colle de Poisson et dans la baie de Xuân-Day une variété de coquilles d'huîtres, dites Vỏ-Diệp ou Gù-Diệp, qu'on a un instant recherchées pour façonner divers appareils modificateurs d'éclairage tels que abat-jour, lampes et tout objet tamisant la lumière. Ce même genre de coquilles servirait, dit-on, en Chine, comme ardoises destinées aux couvertures de certains petits pagodons.

Je ne parlerai pas longuement de l'importance que pourrait avoir certains ports du Phú-Yên. Tout à fait au début de cette monographie, j'ai dit quelques mots sur le rade de Sông Cầu Xuàn-Day et sur celle de Vũng-Rò qui sans aucun doute pourraient être utilisées, si besoin en était, comme positions navales ou comme ports de commerce. Dans quelques années, des tronçons de chemin de fer en faciliteraient particulièrement l'accès avec les régions productrices. Il est regrettable que la plus riche région, celle de Tuy-Hoà, soit aussi mal desservie du côté de la mer, car les bouches du Sông Darang ont des courants tellement capricieux que les bancs de sable, en déplacement constant, rendent la navigation des plus difficiles et le passage de la « barre » souvent très dangereux.

A côté de ces grandes rades, il y a lieu de mentionner quelques grandes lagunes, celle de O-Loan par exemple, ou s'abrite toute une flottille de petites embarcations.

CHINOIS. — Comme partout, ces animateurs économiques que sont les Chinois, ont eu dans le Phú-Yên une grande influence ; ils ont pu développer cette influence ici plus qu'ailleurs en raison des difficultés de communication qui empêchaient autrefois de bien les surveiller Ils en ont protité pour exercer avec exagération un certain commerce qui leur est habituel et qui sert de base a leur commerce en gros. Ainsi, ils ont réussi dans le Phú-Yên à se rendre peu à peu propriétaires fonciers dans des proportions réellement excessives. On cite un Chinois qui à lui seul possèderait plus de 2.000 mẫu de terrains. Quoi qu'il en soit, et malgré leurs défauts, il faut reconnaître que ces Asiatiques ont été pour les Annamites de merveilleux professeurs de commerce et il y a lieu d'espérer que le moment viendra bientôt pour nos protégés de profiter de ces leçons, et qu'ils oseront entreprendre à leur tour, aidés par le commerce français, les lucratives opérations commerciales de leurs « oncles » de Chine.

Je ne saurai dire à quelle époque, même approximative, les Chinois sont venus s'installer au Phú-Yên sous forme de colonies. Les premiers arrivés ont vraisemblablement formé première souche au village de Tiên-Châu (Tuy-An) sur le bord de la mer où l'on retrouve une très vieille pagode chinoise qui possède un superbe Quan Công en bronze (Génie guerrier). De là ils sont allés s'implanter définitivement au village que nous appelons Vũng-Lâm qui est en effet un village « Minh-Hương », réservé par les lois annamites aux métis chinois. On trouve là une grosse agglomération avec toutes les traces d'un passé commercial important qui existait encore en

Une forme de vieux tombeau an maçonné du Phú - Yên.
(Cliché du Gouvernement Général).

1881 lors de l'occupation française : c'est là même que la première Résidence fut installée. Aujourd'hui, Vũng-Lâm, sauf quelques légères exceptions, a perdu de son importance en commerce chinois;ce dernier a evolué peu à peu du côté de Tuy-Hoà (qui n'existait presque pas en 1887) et on doit encore reconnaître là le flair habile du commerçant chinois qui est venu s'installer d'instinct là où réellement un avenir économique exceptionnel devait s'ouvrir tôt ou tard. Cet avenir se dessine en effet à l'heure actuelle.

Dans l'intérieur de la province, nous retrouvons les Chinois partout où il leur était possible de donner cours à leurs aptitudes, dans le phủ de Tuy-An où autrefois siégeaient les Mandarins Provinciaux ; à Phú-Xuàn, débouché des produits de la haute région ; à Quán-Cau, centre de la production des noix d'arec ; à Ban-Thach, région riche en riz; à Hàng-Dzao (Tuy-An), lieu d'achat de toute la ferraille.

COLONISATION EUROPÉENNE. — Il y eut quelques tentative forcément très timides et rares, en raison précisément des difficultés dans les communications qui existaient autrefois.

La plus ancienne tentative semble dater de 1896 où M. Berthoin essaya de traiter l'albumine à Vũng-Lâm. Ces essais ont d'ailleurs été repris plus tard par la Maison Derobert et Fiard de Tourane qui réussit à opérer des achats assez importants d'œufs de cane. Les œufs subissent une première préparation sur place et, après mise en touques, sont dirigés sur les entrepôts de Qui-Nhơn où les jaunes sont salés et expédiés en France afin d'être utilisés dans la pâtisserie.

En 1900, la Maison Grossieux et Rousseau établit un Comptoir Commercial à Vũng-Lâm et demanda même la concession de l'îlot, situé en face de Xuân-Day où elle voulait parquer son bétail. Cette concession ne put lui être donnée, car l'îlot est propriété militaire, cependant le Résident lui accorda une autorisation d'occupation précaire. En 1902, M. Chammiard prit la suite de la Maison Grossieux et c'est à cette époque que je place la méprise de chasse des officiers espagnols dans l'îlot de la baie.

A cette même époque, un manillais du nom de Defert s'était également installé à Vũng-Lâm pour se livrer à une intensive exportation de bétail vers les Philippines. Il embarqua effectivement un très grand nombre de bêtes sur des vapeurs venus spécialement. Cette exportation devenait menaçante pour l'avenir du cheptel du Phú-Yên et l'Administration eut la sagesse de l'interdire.

En 1910, la Société Gilbert et Cie essaya la culture de l'agave, mais elle abandonna sans avoir fait, semble-t-il, un grand effort.

Ces tentatives d'installations européennes furent aidées à plusieurs reprises par la Compagnie de Navigation qui organisa des services plus ou moins réguliers de cabotage entre les petits ports échelonnés sur la côte de Qui-nhơn à Saigon et qui n'étaient pas desservis par les Messageries Maritimes. Le vapeur *Hélène* de la Maison Berthet-Charrière fit plusieurs voyages : il finit par sombrer malheureusement du côté de Tuy-Hoà ;le vapeur *Hai-Lang* fit un service subventionné, avec Sông Cầu comme tête de ligne.

PETITES INDUSTRIES. — Outre les soies dont j'ai parlé dans un paragraphe spécial, la province ne possède aucune industrie intéressante. Le nom des lieux-dits nous met simplement sur le trace des métiers plus particulièrement exercés dans certains villages. C'est ainsi que le xứ Háng-Giao du village de Diêm-Diên nous apprend par sa signification qu'il y a par là fabrique de coupe coupe, là en effet se tenait un marché d'objets en fer. Un bac s'appelle Đồ-Gồm (Gồm : poterie) et il se trouve effectivement à proximité d'un hameau où douze potiers fabriquent des jarres, des pots à fleurs d'assez grandes dimensions, avec les moyens primitifs du tour manœuvré au pied et du modelage au doigt.

A signaler un gisement à Chi-Duc d'une espèce de terre très blanche que j'ai cru être du kaolin. Le directeur de la Société des chaux Hydrauliques du Long-Thọ de Hué croit plutôt que ce n'est qu'une très belle argile blanche dénommée communément « terre à pipe ». Il ajoute cependant qu'il arrive fréquemment qu'au-dessous d'un banc d'argile de ce genre, on trouve de réels gisements de kaolin. Un indigène s'y étant intéressé, je l'ai engagé à cuire quelques modèles, il m'a présenté des objets qui étaient restés d'un blanc parfait et a essayé, par les procédés qu'il est allé apprendre au Tonkin, d'exploiter ce gisement. Ses essais m'ont paru très intéressants et je crois bien qu'avec quelques capitaux, on réussirait à créer là une fabrique de cái bát et peut être même des pièces fines.

SALINES. — Les salines de Cù-Môngque nous exploitons existaient déjà du temps du Gouvernement annamite qui y possédait d'importants greniers de sel, le port de Cù-Môngétait strictement formé et on n'y pouvait pénétrer qu'avec autorisation tout à fait spéciale. A ce moment-là on y faisait déjà jusqu'à 2.000 tonnes par saison. Notre administration a bien amélioré puisque, lorsque l'année est favorable,

on recueille aux salines de Louyen et de Cù-Môngjusqu'à 6.000 tonnes de sel d'un blanc parfait qui fournissent au budget une recette de près de 95 .000 $00.

TRAVAUX D'IRRIGATIONS. — Il y a fort longtemps déjà, puisque c'est en 1889, notre Administration émit l'idée d'irriguer la plaine de Tuy - Hoà où nous construisons actuellement un important réseau d'irrigations. Ce ne fut guère que vers 1904 qu'on en entreprit l'étude en vue d'utiliser la barre rocheuse de Tuy-phong (Đồng-Cam) qui indiquait si naturellement l'emplacement d'un barrage à déversoir. Ce fut au conducteur Fayard que furent confiées ces premières études sur lesquelles M. l'Ingénieur en Chef Desbos se baser pour dresser en 1905 un avant projet. Toutefois ce ne fut qu'en 1920 que les premiers piquetages furent faits sur le terrain et ce n'est que fin 1923 que les travaux furent effectivement entrepris, ils comprennent un grand barrage déversoir à Đồng-Cam, deux canaux principaux et dix-sept artères ou artérioles qui irrigueront 8.000 hectares de la rive gauche et 110.000 hectares sur la rive droite, apportant ainsi une belle fertilité et deux récoltes par an à des terrains qui ne faisaient péniblement qu'une maigre récolte annuelle. Les travaux ne seront vraisemblablement achevés qu'en 1929 car ils ont été gênés d'abord par le typhon d'Octobre 1924, ensuite par la faillite d'un gros entrepreneur.

Ils auront coûté à l'Administration plus de deux millions de piastres et à la population, constamment réquisitionnée pendant trois ans, un gros effort, mais ces grand travaux qui sont d'utilité publique récompenseront très largement dans l'avenir, les sacrifices et les peines de chacun.

MAIN-D'ŒUVRE. — D'après le dernier recensement la population est évaluée à 153.000 habitants, ce qui peut représenter environ 25.000 familles. J'estime que la capacité en main-d'œuvre doit égaler normalement un individu par famille, soit 2.500 coolies à recruter au besoin dans toute la province. Ceci ne veut pas dite que le recrutement en serait facile car il y a déjà dans ce nombre de 2.500 toute une population flottante, de jonquiers ou de petits com - merçants exportants qui, tous les ans vers le 7e mois, font leur exode. Ils s'absentent plusieurs mois pour se livrer à leur petit commerce de choses transportées. J'estime que, dans l'ensemble, 800 individus s'absentent ainsi assez régulièrement de la province. Il ne faudrait donc guère compter sur un recrutement intéressant de main-d'œuvre dans le Phú-Yên, et je crois d'ailleurs que la population y serait assez réfractaire.

MINES. — La province n'a jamais été très sérieusement prospectée. Vers 1908 et 1910 des demandes de périmètre ont été présentées visant l'or, l'argent, la cuivre, l'étain et l'ardoise mais aucune suite n'a été donnée.

SOURCES THERMALES. — Depuis quelques années on s'occupe un peu des nombreuses sources thermales qui jaillissent au pied de la Chaîne annamitique. Le Phú-Yên, pour sa part, on a au moins deux qui mériteraient qu'on les étudie, (il m'a été donné de faire recueillir quelques litres d'eau et quelques échantillons de boue de chacune d'elles : le tout a été expédié à Hanoi, au service géologique).

A Triêm-Đuc sur le Sông-Cai dans le huyện de Đòng-Xuàn on trouve une source dont la température est certainement supérieure à soixante degrés puisqu'on ne peut y tenir la main, son débit est d'environ six litres à la minute. Non loin de celle-ci, (peut être est-il d'une même origine) un autre jaillissement atteint un débit de vingt-cinq litres à la minute, pour une eau très limpide et sans aucun goût.

A Phước Long, 10 km. au dessus,on trouve une autre source thermale qui accuse soixante-quinze degrés environ.

AVENIR ÉCONOMIQUE. — Ce que je viens d'énumérer sur les petites qualités économiques de la province n'a eu que le but d'indiquer ses possibilités de production. Ces possibilités, même si elles devaient rester modestes, prendraient forcément un essor intéressant avec les nouveaux éléments de progrès qu'il faut compter : les travaux d'irrigations de la plaine de Tuy-Hoà, la ligne ferrée qui traversera la moyenne région, l'importance que prendra certainement la route de Cheo-Reo, enfin les nombreux essais de colonisation française qui sont actuellement entrepris dans la vallée du Sông Darang. — Ce sont là quatre éléments nouveaux (1) sur lesquels il convient de compter : aussi en adoptant un opinisme d'espoir sous lequel aucun progrés n'est possible, je veux émettre pour l'avenir de la province les opinions et les vœux suivants :

(1) Et en outre verrons-nous dans très peu d'années, deux superbes ouvrages d'art qui faciliteront considérablement l'essort économique : 1º) le grand pont en ciment armé (1.400 m.) du Sông Da-Rang; 2º) un tunnel de 4.278m qui percera le Varella.

1° — Du fait des irrigations, il est d'ores et déjà certain que 19.000 hectares dont une partie seulement était cultivée en maigres rizières une fois par an, fournirent deux belles récoltes, dans la presque totalité de leur étendue.

Il faut prévoir qu'une certaine superficie de ces rizières sera transformée en plantations de canne à sucre, car déjà des spécialistes essayent d'acheter ou de louer quelques terrains, estimant que méthodiquement irrigué ou drainés ils peuvent être d'un excellent rendement ;

2° — La ligne ferrée drainera les mille petites richesses de la moyenne région : le maïs, la canne à sucre, le tabac (si l'Etat se décide à y faire des achats), les noix d'arec, les arachides et surtout le bétail que la Cochinchine achète en grand. Il faudrait prévoir à Trung-Lương, près d'une gare envisagée, ou à Tuy-Hoà, la création d'un grand marché de bétail.

3° — La route de Tuy-Hoà Cheo-Reo mènera vers les pays d'avenir du Darlac et du Kontum et elle sera préférée forcément à celles de An-Khê et de Ninh-Hoà dont les nombreux cols rendent difficiles et onéreux les voyages et les transports. Ici, pas de cols ; la route suit constamment la vallée du Sông Ba sans accidents sérieux de terrains et c'est par cette route facile en circulation et en entretien que je vois plus tard les débouchés naturels des vastes exploitations futures de la région Mọi, d'autant plus qu'elle communiquera par Tuy-Hoà avec la grande ligne ferrée ;

4° — Quelques colons avisés ont réfléchi aux conséquences heureuses que devront avoir pour la vallée du Song Darang, la construction de la route de Tuy-Hoà Cheo-Reo, les travaux d'irrigation et la ligne ferrée. Ils se sont empressés de prendre position dans la région en demandant des concessions, non dans la partie irriguée ou les terrains libres n'existaient d'ailleurs pas, mais sur les rives droite et gauche du Song Darang, au delà du barrage. Je ne crois pas cependant, si j'en juge, par les études superficielles qui ont été faites, que les terres y soient-très bonnes ; la fameuse terre rouge n'y existe qu'en très petite superficie et, s'il faut en croire les indigènes, elle s'épuise très rapidement. Il y a ; par contre, une terre noire que les connaisseurs estiment assez bonne pour la culture du coton. En tous cas, toutes ces terres sont certainement susceptible de fertilité avec les moyens scientifiques que pourraient y employer les exploitants européens. J'ai la conviction que des plantations de

thé qui n'exigent pas beaucoup d'eau, auraient grande chance de réussir, et qu'il y aurait peu à faire pour y développer des plantations d'héveas et de café, c'est d'ailleurs du côté de ces cultures que se dirigent les colons éventuels, presque tous soutenus par des capitaux sérieux.

*
* *

En résumé, toute cette régionde Tuy-Hoà accaparera sans aucun doute toutes les possibilités de la province. Elle aura pour elle les nouvelles récoltes de riz, les produits des concessions, les sureries, la ligne ferrée, les sorties du Darlac et du Kontum. Déjà assez importante par son agglomération de 350 Chinois à Tuy-Hoà même, elle groupera encore autour de son hôtel les maisons des chefs d'entreprise, leurs petites usines. Nous verrons dans un avenir assez rapproché la petite ville de Tuy-Hoà prendre de l'allure, au grand dam du centre de Sông Cầu qui devra, s'il veut subsister, s'accrocher férocement à ses prérogatives administratives et aux intérêts déjà acquis par une ancienneté de trente-cinq années d'installation. Il faudrait, pour son honneur, que la rade de Sông Cầu Xuân-Day fût enfin appréciée comme elle le mérite et qu'un simple embranchement de 12 km. la fit communiquer alors avec la voie ferrée.

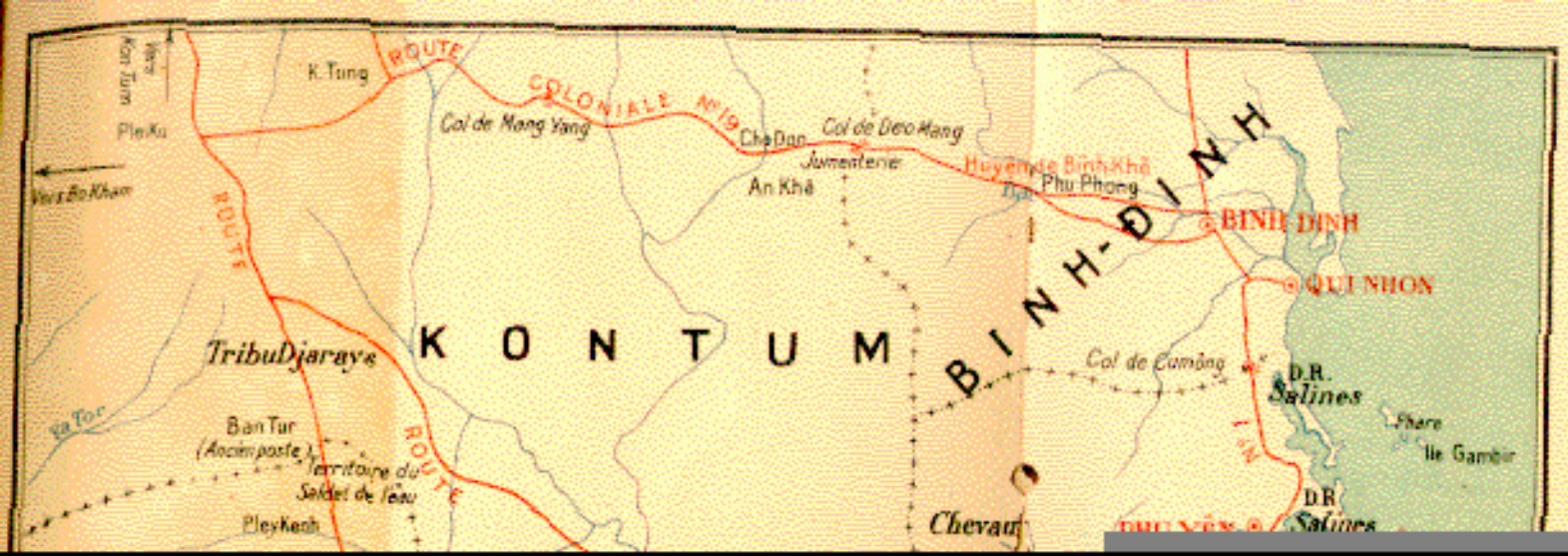
Qui vivra verra !

Le Gérant du Bulletin.

L. CADIÈRE.

IMP. D'EXTRÊME-ORIENT,

HANOI-HAIPHONG. — 49646 – *625*



Vers Kon Tum
Pleiku
Vers Bo Kham
K. Tung
ROUTE
COLONIALE N°19
Col de Mang Yang
Cha Don
Col de Deo Mang
Jumenterie
An Khê
Huyện de Binh Khê
Phu Phong
BINH-DINH
BINH DINH
QUI NHON
ROUTE
KONTUM
TribuDjaraye
Col de Cumông
D.R.
Salines
Phare
Ile Gambir
Ban Tur
(Ancien poste)
Territoire du
Saldat de l'eau
ROUTE
Pleykenh
Chevau
D.R.
Salines

XVI – N°4 – OCTOBRE-DECEMBRE 1929

SOMMAIRE

Communications faites par les Membres de la Société

Pages

Le Phoenix fabuleux de la Chine et le Faisan ocellé d'Annam, (P. JABOUILLE) 171

Les Familles Illustres, S. A. le Prince Tuy-Lý (L. SOGNY). . . . 187

La Province de Phú-yèn (A. LABORDE) 199

AVIS

L'Association des Amis du Vieux Hué, fondée en Novembre 1913, sous 1e haut patronage de M. le Gouverneur Général de l'Indochine et de S.M. l'Empereur d'Annam,compte environ 500 membres, dont 350 Européens, répandus dans toute l'Indochine, en Extrême-Orient et en Europe, et 150 indigènes, grands mandarins de la Cour et des provinces, commerçants, industriels ou riches propriétaires

Pour être reçu membre adhérent de la Société,adresser un demande à *M. le Président des Amis du Vieux Hué, à Hué (Annam),* en lui disignant le nom de deux parrains pris parmi les membres de l'Association. La cotisation est de 12 $ d'Indochine par au ; elle donne droit au service du Bulletin, et, lorsqu'il y a lieu, à des réductions pour l'achat des autres publications de la Société. On peut aussi simplement s'abonner au Bulletin, au même prix et à la même adresse.

Le **Bulletin des Amis du Vieux Hué,** tiré à 600 exemplaires, forme (fin 1924) 12 volumes in-8°, d'environ 4.900 pages en tout, illustrés de 860 planches hors texte, et de 580 gravures dans le texte, en noir et en couleur, avec couvertures artistiques.— Il paraît tous les trois mois, par fascicules de 80 à 120 pages. — Les années 1914-1919 sont totalement épuisées.Les membres de l'Association qui voudraient se défaire de leur collection sont priés de faire des propositions à *M. le Président des Amis du Vieux Hué, à Hué (Annam),* soit qu'il s'agisse d'années séparées, soit même de fascicules détachés.

Pour éviter les nombreuses pertes de fascicules qu'on nous a signalées, désormais, les envois faits par la poste seront recommandées Mais les membres de la Société qui partent en congé pour France sont priés instamment de donner leur adresse exacte au Président de la Société, soit avant leur départ de la Colonie, ou en arrivant en France, soit à leur retour en Indochinne.

Menu d'accès

- Accès par Volume.
- Accès par l'Index Analytique des Matières.
- Accès par l'Index des noms d'auteurs.
- Recherche par mots-clefs.

RETOUR PAGE D' ACCUEIL

Aide